



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

DES VŒUX

Une année de plus pèse sur nos épaules, une autre commence. A nos âges, c'est un événement qui ne laisse personne indifférent, qui nous préoccupe et nous émeut même — l'habitude ne fait rien à l'affaire.

Une année a passé, des jours se sont ajoutés à ceux déjà nombreux qui ont fait de notre vie une vie sur laquelle il nous arrive de jeter un regard parfois désabusé. Car l'homme est ainsi fait que quelque chose toujours lui manque, qu'il ne peut définir, qui transcende ses joies et ses peines, mais qu'il ressent au plus profond de lui un « mal d'être » inexplicable...

Une année a passé qui nous éloigne un peu plus du temps ancien vécu ensemble dans l'exil et l'esclavage. Beaucoup s'en sont allés vers d'autres rives, à la recherche de plus d'espoir ou de plus de lumière. Ils avaient accompli ici-bas tout le bien et le mal dont ils étaient capables, comme des multitudes avant eux, et leur dernier regard s'est posé alentour, dans l'effroi ou dans la paix de l'âme.

Une année a passé et nous restons, malades ou bien portants, plus ou moins attentifs à ce monde déroutant qui nous angoisse, fait de chamaille incessante, un monde où, dit un philosophe, « la plupart des hommes ne savent construire ni inventer ni produire une chose ou une idée. Veulent gagner, veulent se battre..., confondant sottement énergie et agressivité ». Mais était-ce si différent hier ?

Une année est passée, une autre commence qu'on dit nouvelle, mais peut-elle l'être vraiment ? « Demain sera comme aujourd'hui : une année est comme une autre année. Un jour est comme un autre jour... Ne dites pas demain, mais aujourd'hui ».

Mais que dans cet aujourd'hui l'espérance ait sa place, et le courage, en dépit de l'âge et des épreuves, « il y a encore bien des services que vous pouvez rendre, et de la sorte vous allongerez vos jours ». Ne vous abandonnez pas, éprouvez les petits bonheurs qui fleurissent dans le matin renouvelé. Supportez d'un cœur égal les peines et les contrariétés que vous pouvez supporter. Quant aux autres, elles trouveront leur sort sans vous, c'est l'humaine condition.

Aux jours qui viennent vous ne serez pas seuls, d'autres vivront à vos côtés, dans la maison et dans la rue. Les reconnaître vous rendra moins anonyme, moins triste, plus heureux. Un regard, un sourire, une parole toute simple comme signes de paix dans l'indifférence qui sourd, ou l'ostentation qui pavoise — « Si tu ne peux agir par des actes, que ce soit par des paroles ; si tu ne peux agir par des paroles, que ce soit par tes silences ; si tu ne peux agir par le silence, prépare-toi, attends ».

Que le meilleur vous soit donné, amis et lecteurs ! BONNE ET HEUREUSE ANNEE.

J. TERRAUBELLA.

Décembre 1944

UN TEXTE D'ALBERT CAMUS (extrait) :

« La France a vécu beaucoup de tragédies qui, aujourd'hui ont reçu leur dénouement. Elle en vivra encore beaucoup d'autres qui n'ont pas commencé. Mais il est une que, depuis cinq ans, les hommes et les femmes de ce pays n'ont pas cessé de souffrir, c'est celle de la séparation ».

« La patrie lointaine, les amours tranchées, ces dialogues d'ombres que soutiennent deux êtres par-dessus les plaines et les montagnes d'Europe, ou ces monologues stériles que chacun poursuit dans l'attente de l'autre, ce sont les signes misérables de l'époque. Il y a cinq ans que des Français et des Françaises attendent. Il y a cinq ans que dans leur cœur sevré, ils luttent désespérément contre le temps, contre l'idée que l'absent vieillit et que toutes ces années sont perdues pour l'amour et le bonheur » (...)

Et CAMUS terminait ainsi l'éditorial de « Combat » du 22 décembre, à l'occasion de la Semaine de l'Absent :

«...Que du moins cette semaine, que « notre » semaine, ne nous fasse pas oublier « leurs » années. Qu'elle nous enseigne à ne pas les aimer d'un amour médiocre, qu'elle nous donne la mémoire et l'imagination qui seules peuvent nous rendre dignes d'eux. Par-dessus tout, qu'elle nous serve à oublier les plus vaines de nos paroles et à préparer le silence que nous leur offrirons, au jour difficile et merveilleux où ils seront devant nous ».

(Essais - « Pléiade » p. 299-301. Ed. Gallimard).

Extrait de « POUR UNE PAROLE HUMAINE », de notre ami Paul MERCIER, qui a autorisé cette reproduction et que nous remercions.

LA RÉVOLTE DE LA PLUME CONTE DE NOËL

Vous croyez sans doute savoir ce qu'est une plume parce que vous connaissez ces petits instruments qui, pensez-vous, ont été inventés pour tracer sur le papier ces signes qui conservent la pensée. Et vous ignorez peut-être que cette plume matérielle n'est que le corps d'un merveilleux lutin !

Sans ce génie familial, que serait la pensée de l'homme sinon un nuage subtil qui s'évanouit et se dissipe ? C'est la plume qui donne à l'idée constance et fermeté, lui attachant une pesanteur qui la retient à la terre ; c'est elle qui sans cesse vient au secours de cette mémoire des choses spirituelles que la vie se charge d'obscurcir et de disperser. La plume se tourne tantôt vers ce qui passe afin de l'empêcher de périr, tantôt vers ce qui est immuable afin de lui donner accès dans le temps. Quand la plus belle pensée nous quitte si vite, la plume soutient et ranime notre attention défaillante. Il arrive que nous ayons trop d'idées, et même toutes les idées à la fois ; le rôle de notre plume est alors de suspendre le cours de nos pensées, non point seulement en retenant toutes ces pensées qui passent, mais encore en les rassemblant de telle manière que nous puissions les puiser à notre gré.

Mais la plume qui veille sur nos pensées vit d'une vie intérieure indépendante et il lui arrive de montrer qu'elle possède intelligence et liberté — Nous l'allons faire voir tout à l'heure.

Evidemment toutes les plumes ne sont pas identiques. Tout comme les hommes, il en est de très intelligentes et d'autres presque simples d'esprit, il en est d'astucieuses, il en est qui aiment à danser et se divertir, et d'autres, graves, qui se complaisent dans la méditation. Il y a des plumes qui chantent toutes seules la beauté de la nature et des arts et il y en a qui se refusent à toute poésie.

Ne croyez pas non plus que la plume ressemble à l'homme à qui elle est attachée ni même qu'elle lui soit toujours parfaitement adaptée. Faut-il soupçonner

le bon Dieu d'être taquin et de s'amuser parfois en donnant à un homme qui se sent poète une plume qui ne veut écrire qu'équations et théorèmes, et en dotant l'avid de science d'une plume qui ne songe qu'à rêver ? Quoi qu'il en soit, il est sûr que certains hommes ont à soutenir de longues et curieuses luttes avec leur plume — mais peut-être que si notre lutin nous obéissait servilement, nous n'aurions plus rien à écrire dans notre solitude...

—O—

Or donc, il y avait une fois un homme fort instruit et dont toute la vie était consacrée à la quête de la Vérité sous toutes ses formes, que ce soit l'astucieuse mathématique, la rigide logique ou la profonde métaphysique.

Philcomathe — c'était le nom de notre savant philosophe — ne se souvenait plus de sa jeunesse, du temps où il n'était pas encore maître de sa plume qui voulait l'entraîner vers la fantaisie et répondre à la nature qui chantait pour elle une symphonie vivante. L'homme était sévère et avait une volonté inflexible ; de ses anciennes luttes avec son lutin qui aurait bien voulu se divertir des sciences et de la froide métaphysique, il n'avait plus aucune souvenance. « Et pourtant, se disait la plume, c'est moi qui règle le débit de sa pensée et l'empêche de se laisser disperser ou interrompre par des préoccupations qui, sans moi, assailleraient ce pauvre Philcomathe ; mais maintenant il ne pense plus jamais à moi, et je reste auprès de lui pour l'aider à penser avec plus de clarté et de rigueur, je demeure sa confidente ignorée qui lui permet de prendre possession de sa pensée sans avoir besoin de la montrer aux autres ». L'homme avait fini par faire taire sa plume et maintenant, toute soumise, celle-ci n'écrivait plus que pour avancer dans la recherche et la possession du Vrai. Ainsi, Philcomathe s'était enfermé dans sa solitude et se privait de l'enrichissante présence de ce

lutin familial tout disposé à être pour lui un ami avec lequel on peut dialoguer et en qui se reflète le monde.

La pauvre plume était donc condamnée à l'ennui, et à la longue elle s'oubliait elle-même, elle avait abdiqué sa vivacité d'esprit et son intelligence primesautière que son maître avait subjuguées.

Mais c'est à Noël que la malheureuse était le plus triste. Alors elle pensait à sa jeunesse, elle se rappelait son jeune âge où elle faisait ses premiers pas dans la main de celui qui allait devenir son maître, elle songeait avec mélancolie au temps où elle bavardait simplement avec un Philcomathe dont le cœur n'était pas encore endurci. C'est pourquoi, quand approchait Noël, tout son petit être s'indignait à la perspective de passer une fois encore cette fête merveilleuse à travailler à de froids et savants raisonnements.

Oh ! comme elle aurait volontiers planté là toute logique pour voler sur les ailes de l'imagination ! Elle aurait été si heureuse d'écrire un conte ; d'ailleurs sa logique à elle c'était d'écrire un conte pour Noël, n'avait-elle pas plusieurs de ses amies qui le faisaient tous les ans ? Il paraît que c'est si doux d'écrire un conte de Noël !

—O—

Alors, une fois, elle n'y tint plus et décida de se révolter. « Ah ! se disait-elle, mon maître veut me réduire à l'état d'instrument docile ; toujours la science et la philosophie, toujours la recherche austère du Vrai ! Et voici Noël, voici que dans toutes les familles vont éclore quelques fleurs de joie ; tandis que Philcomathe n'aura pas pour moi la moindre prévenance, tandis qu'il n'y aura chez nous aucun sourire. En manière de conte, je devrai, pour me distraire, me soumettre à la rigueur de l'exactitude. Eh bien non ! cette année, Noël ne sera pas un jour comme les autres ! » Et la plume prit ses précautions ; elle alerta ses proches parentes : Philcomathe, qui vivait seul, résumait sa famille à sa sœur cadette, à son beau-frère et au jeune Bernard. La plume de l'enfant qui faisait ses premiers mots fut ravie d'être admise à un conseil de « grandes plumes ». Le complot fut dûment scellé entre les quatre lutins qui présidaient aux écritures du bambin, de ses parents et de son oncle le rigoureux.

Mais, évidemment, le savant-philosophe ignora tout de la résolution de sa plume et du complot qu'elle avait fomenté.

Suite page 2

ET NOËL ARRIVA

Le soir du 24 décembre, Philcomathe s'assit comme tous les jours à sa table de travail. Mais que se passe-t-il ? Lui, le savant-philosophe, le voilà pris d'une hallucination ! Que veut dire cet étrange phénomène ? — Au moment où il a posé sa plume sur le papier, voici qu'elle s'est mise à écrire : « Noël ! Noël ! » — « Allons, fini le caprice », pense Philcomathe, et il veut se remettre à écrire un profond raisonnement philosophique. Mais la plume s'entête à répéter « Noël ! Noël ! » Lui qui se croit un sage ne veut pas en croire ses yeux et cependant la plume continue à danser « Noël ! Noël ! » en effectuant de joyeux grincements.

Philcomathe pose la plume et, se plongeant la tête entre les mains, se met à réfléchir. Vous voyez qu'il a pris l'attitude du penseur ; eh bien ! voici qu'il entend chanter « Noël ! Noël ! » Il faut avouer que c'est là une dure aventure pour qui a confié sa vie à la froide raison ! Si le savant-philosophe n'avait pas eu le cœur aussi sec à l'égard de sa pauvre plume, il aurait pu entendre ce qu'elle essayait de lui dire ce soir : « Allons, mon maître, chantait-elle, c'est la nuit de Noël — Noël ! Noël ! — J'ai écrit pour toi les premiers mots d'un conte magnifique, laisse-toi guider par moi. Si tu as pu conquérir quelques bases solides pour ta jouissance de la Vérité, c'est que depuis longtemps j'empêche ta pensée de rester à l'état de velléité ou de rêve et te permets de ne pas te contenter de ces lueurs intermittentes qui suffisent aux légers et aux timides ; je veux te faire prendre possession de toutes les possibilités que tu portes en toi ; je suis ton amie, écoute-moi, je te ferai découvrir en toi des richesses que tu ignores. Ne fêtons-nous pas la naissance de l'Enfant Jésus ? Noël ! » Mais Philcomathe trouvait déplacées les réjouissances à propos de la Nativité. Le Christ est né pauvrement dans une étable, le plus simplement du monde ; il n'y a rien là qu'austérité. Il s'agit bien de joie ! C'est en vain que la plume chantait « Noël ! Noël ! » et louait l'amour de Dieu et sa miséricorde. Elle tenta même de dire au savant Philcomathe qu'il n'était qu'un petit enfant devant le Tout-Puissant et qu'à Noël on devait retrouver une âme jeune et fraîche, toute prête à s'éclorer à une naïve allégresse. Mais c'était là peine perdue car son maître ne l'écoutait pas, et c'est en vain qu'elle lui rappelait le chant des anges, l'adoration des bergers, l'apparition de l'étoile miraculeuse et la merveilleuse visite des Rois Mages — qui n'a eu lieu que bien après celle des pastoureaux, ajoutait malicieusement la plume pour rabattre l'orgueil du savant-philosophe. Philcomathe, par respect de la vérité, ne voulait pas déformer la commémoration de la naissance du Christ en caprices enfantins, il honnissait les arbres de Noël et tous les contes que l'on narre aux enfants.

Mais la plume, qui savait ce qui allait se passer, se réjouissait à la pensée du conte, réel et véridique, qu'elle allait vivre.

Cependant, Philcomathe avait recouvré le calme de son esprit et, malgré ces Noël qui dansaient encore sur le papier, il pensait pouvoir se remettre au travail. D'ailleurs la plume, qui se sentait, d'ores et déjà, lancée dans l'aventure, était disposée à obéir pour le moment et à se taire. Elle écrivait donc docilement ce que lui commandait son maître, quand tout travail fut interrompu par la visite inopinée de la maman du petit Bernard.

« Non, vraiment, ma sœur se moque de moi » se dit le savant-philosophe après avoir lu ce que lui montrait la maman du bambin dont la plume encore maladroite avait balbutié dans un de ses cahiers :

« O Petit Jésus, je vous aime bien. Je vous promets d'être bien sage et de faire plaisir à mon Papa et à ma Maman. Je serais bien content si vous disiez au Père Noël de me donner un aiguillage droit. Vous vous appellerez

bien : un aiguillage droit. C'est pour la gare de Maman. Je ne peux pas le dire à Papa ou à Maman puisque c'est pour la gare de Maman. Il faut lui faire la surprise. Merci, Petit Jésus, je vous aime beaucoup. »

« Alors, dit Philcomathe, que veux-tu que je te dise ? Pourquoi me montres-tu le papier de ce gamin ? Pourquoi tiens-tu à me faire perdre mon temps ? Qu'as-tu à m'entretenir de ces sornettes ? Tu sais bien que je déteste qu'on me parle du Père Noël et du Petit Jésus. Il y a le Christ, c'est tout, et au lieu de s'ingénier à organiser de joyeuses fêtes, on ferait mieux de faire pénitence pour la réception que nous, les hommes, avons offerte au Petit Jésus ! »

La sœur ne s'étonna nullement de l'accueil fait par son frère à la missive de son bambin, mais néanmoins elle lui dit combien elle était heureuse et malheureuse tout à la fois d'avoir découvert la requête du petit Bernard : heureuse parce qu'elle connaissait le désir secret de son enfant, et malheureuse parce qu'il lui était impossible de le satisfaire — il n'y avait pas d'aiguillage droit en magasin.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

« Mais que diable veux-tu que ça me fasse ! Si vous n'aviez pas raconté d'idiotie à ce gamin, il n'aurait jamais eu l'idée de s'adresser au Père Noël par l'intermédiaire du Petit Jésus — le Père Noël par l'intermédiaire du Petit Jésus ! ça, c'est un comble ! »

— Vas-tu me laisser parler ? Je ne serais pas venue l'importuner avec ces gamineries et ces naïvetés — ces idioties, comme tu dis — si, son père ou moi, avions pu répondre à Bernard. Mais, je sais bien que tu ne me croiras pas, quand nous avons voulu rédiger une réponse, notre plume s'est mise à danser et à répéter obstinément : « Noël ! Noël ! »

— Toi aussi !

— Comment toi aussi ? De ma part, c'est excusable : une maman est une femme bien faible d'esprit, n'est-ce pas, en ces jours de Noël ! Et le papa non plus ne voulait pas me croire, mais quand il a essayé de parler au nom du Père Noël, sa plume, comme la mienne, ne sut que dire : « Noël ! Noël ! »

— Ah ça ! mais nous devenons tous fous ! s'écria le malheureux Philcomathe, et il raconta son histoire à sa sœur qui, réjouie par leur commune mésaventure, lui proposa en riant de « répéter l'expérience ».

Tout en maugréant, mi-sérieux, mi-détendu, le sévère et rigoureux savant-philosophe accepta en déclarant : « C'est un véritable complot ! » mais il ne croyait pas si bien dire !

Vous imaginez la joie fiévreuse des deux plumes qui voyaient leur dessin se réaliser point par point. Comme elles l'avaient prévu, ce fut la maman de Bernard qui essaya la première de vaincre sa plume rétive. Mais vous pensez bien que moins que jamais il n'était question d'obéir pour elle ; non que le complot fut dirigé contre

la jeune femme qui, à vrai dire, ne s'était jamais beaucoup intéressée à sa plume, mais il fallait amener le savant-philosophe invétéré à sortir de ses algorithmes et de ses abstractions. La plume se contenta de répéter le cri familial de « Noël ! Noël ! » Philcomathe, devant le rire de sa sœur qui décidément prenait le parti de railler son infortune, ne voulut point paraître moins sage, si bien que ce fut de gaieté de cœur qu'il reprit la plume pour une suprême tentative. La dureté de son âme était atteinte, aussi adressa-t-il à sa plume cette courte harangue :

« Plume gentille qui me sert fidèlement depuis de longues années, ne me trahis pas ce soir. Et puisqu'il faut que ce soit moi qui parle au nom du Père Noël, je te donne la liberté d'écrire. J'avais toujours cru qu'écrire c'était choisir parmi une infinité de possibles, c'était prendre possession de certains d'entre eux. Eh bien ! aujourd'hui, ce n'est pas moi qui choisis, c'est toi ma plume. Nous verrons bien si tu seras capable de mener à bonne fin ce que tu as entrepris. »

Quelle allégresse pour la malheureuse plume ! Voici que son maître lui parlait comme à une amie, voici qu'il était prêt à lui faire confiance. Toute joyeuse, elle s'élança sur le papier ; une fois encore, elle répéta son cri « Noël ! Noël ! » mais alors on vit la plume d'un homme qui écrivait si mal dessiner une écriture jolie où se rencontraient avec humour des souvenirs de ronde et de gothique.

Certes les plumes auraient pu estimer que leur complot avait porté ses fruits si l'histoire s'était arrêtée là, mais l'écriture est une parole qui engage l'avenir.

Aussi, pendant la messe de minuit, Philcomathe fut distrait ; au début, il fut assiégé par le remords : lui, le serviteur intransigeant de la Vérité, il s'était fait le complice d'un mensonge, il avait abusé de la candeur d'un enfant ; puis peu à peu, il se sentit envahi par une paix douce et profonde.

De retour chez lui, le savant-philosophe s'assit à sa table de travail ; mais cette fois, ce n'était pas pour aller à la conquête laborieuse du Vrai. Philcomathe passa la nuit de la Nativité à écrire un conte, un conte de Noël. Son cœur semblait avoir retrouvé jeunesse et imagination. Avec quelle allégresse la plume évoluait en pleine fantaisie ! et le chercheur de Vérité s'étonnait à découvrir cette joie de la création de l'esprit. La plume était heureuse de ne plus suivre une voie sévèrement endiguée par l'exactitude de la logique inexorable ; mais maintenant elle chérissait des êtres qui prenaient vie par elle — Noël ! Noël !

Et, le soir, quand Philcomathe embrassa son neveu qui brandissait joyeusement la réponse rassurante du Père Noël, le scrupuleux savant-philosophe vit dans les yeux du bambin le regard tout-puissant d'un autre Enfant, et il sut que le Petit Jésus lui avait pardonné son mensonge, et lui souriait.

...Et Bernard expliqua à son oncle l'histoire de l'aiguillage...

...Et Papa, Maman, enfant écoutèrent, ravis et étonnés, le conte... La plume de Philcomathe avait ouvert à tous l'accès d'un monde nouveau dont nul n'avait jusqu'alors dépassé le seuil et dont la contemplation éveillait à une vie nouvelle.

C'est ainsi que le savant-philosophe apprit que le véritable Vrai n'est pas l'exact rigoureux et froid, mais la Vérité vivante ; et dans le rire du Papa, le sourire de la Maman et le regard de l'enfant, il découvrit que le Vrai ne s'accomplit que dans le Bien, parce qu'il s'était fait messager de Joie.

NOËL

Le coin du poète

L'auteur écrit : « ...Ce cinquième Noël (1942) c'est celui de la classe 38. Il a été composé durant la période la plus pénible de notre état de prisonniers... Celle de la désespérance... les années passaient, et nous ne savions pas comment nous allions nous en sortir (...) Quel courage il leur fallait, à nos pauvres copains, pour s'efforcer, malgré tout, de croire en un rédempteur... »

— Qui ne se souvient ? Le temps fuyait inexorablement, meurtrissant un peu plus les visages et les cœurs — Berset compris, dont le sourire au « pull » du Kommando de Kuh-Berg, à Ulm, ne saurait faire illusion — les rides sont à l'intérieur...



LE CINQUIÈME NOËL

Flocon après flocon, la neige s'amoncele. Le petit raidillon est devenu Mont-Blanc. Les chaussures trempées, vêtements qui ruissellent, Nous rentrons du travail, et sommes sur le flanc...

Mais, il faut réagir !

— « Changeons-nous donc, bien vite ». — « Je ferai le menu, du papier ! Un crayon ! Récupérez la graisse, et toi, coupe les frites, Allons ! Du nerf les gars ! Ce soir, c'est Réveillon ! »

Le cinquième passé loin de ceux qui nous aiment. Cinq ans !... Que ce fut long... Un peu plus qu'éternel. — « Pardon ? De quoi ? Les œufs ? Tu commences [la crème ?

Là-bas, dans mon placard ! » Cinq ans ! Et c'est Noël.

Un an, au régiment. Un an, durant la guerre. Puis le premier ici, qui ne fut pas très bien. Hélas ! vint le second, qui ne s'anima guère. Et voici le troisième. Et puis, après, combien ?...

Les hommes, lentement, perdent leur belle forme. Ils étaient jeunes, pleins d'espoir, d'aspirations. Leur volonté s'émousse autant que l'uniforme. Ils détestent leur vie et leurs désillusions.

Au début, dans ce camp, ils firent des études, Du théâtre, du sport, pour se mieux conserver. L'internement, bientôt, créa des habitudes Puis des tics. Puis plus rien apte à les élever.

Pourtant, leur idéal, ils en parlent sans cesse ; Celui que leurs vingt ans élevaient jusqu'aux cieux, Puis, revenant sur terre, retrouvant leur détresse, Une larme, parfois, leur échappe des yeux.

Alors ! Ne voulant pas étaler leur faiblesse, L'imaginant commune, ils s'emparent du fard De la trivialité brutale, qui les blesse, S'imaginant, ainsi, faire fuir leur cafard.

— « Eh ! Messieurs, écoutez ! Voici de quoi l'on dîne : Grand moment solennel, toast grand duc au caviar, Saucisson et pâté. Délicieuses sardines Comme entrée. Avouez que ça c'est du billard ! La description, je vois, de la suite vous tarde Je continuerai donc. D'abord, rôti de porc, Ensuite du bœuf froid, à la sauce moutarde. Puis un poulet en gelée, de Lucien, doux apport. Ce n'est pas tout, amis ! Des pommes rissolées, Puis fromages variés : Port-Salut et Limbourg, La tarte : Le Huttois, faite à la chevalière, Du riz au chocolat, et puis des petits fours. Pour les vins, je l'avoue, un choix fut difficile Le Feldwebel n'admet que la wasser pompa,

Cela malgré nos soins, réclamations, conciles, Pas de vin sur la table à cause de Spada*.

A ce discours pompeux, tous les hommes s'animent. Ils vocifèrent, crient, cherchant à s'énerver, N'y réussissent pas... Les âmes s'enveniment, Allons ! Fini l'espoir dont ils avaient rêvé.

Ils mangent, sans entrain, en faisant des manières, Cet excellent repas, fait de leurs privations ; Génés du changement des manies routinières. Foin des mondanités et des invitations.

Voilà ! Le grand souper, prévu de huit semaines, Est fini... Que fait-on ? Chanter ? — « Vas-y, toi... Toi ! » — « C'est la fête ! Rions ! Chantons ! » Je me démène, Et ris comme je chante, assez faux. Tout pantois, Je regarde mes gars. L'un pense à son village. L'autre à sa douce épouse, un autre à son métier. Deux montrent des photos d'enfants, comparant l'âge. Et le dernier allume une pipe au foyer.

L'accordéon nasille un vieil air nostalgique, La lumière s'éteint, c'est l'heure, il faut dormir ; Une toux, un soupir, un juron énergique ; Demain, sous le travail, les corps devront gémir.

C'était donc ça la fête ?... Eh ! Oui, ressouvenance, Un peu de lest jeté, souvenir du passé, Quand faire Réveillon n'était pas contenance, Mais plaisir familial en un temps... trépassé.

André BERSSET.
Kuh-Berg - Ulm. Décembre 1942.

(* « Spada » était le nom donné au Commandant du camp par les prisonniers du Kuh-Berg en souvenir d'un célèbre bandit corse d'avant-guerre.

« OPÉRA-PROVENCE »

Prochain rendez-vous :

10 JANVIER 1988
(12 heures)

La Gazette de Heide

Voici venu le moment de dresser le bilan de l'année.

Tout d'abord, j'en ai pris une de plus, cela m'en fait 71. Je ne me porte encore pas trop mal, à part une séquelle de fissure à la tête de l'omoplate droite, consécutive à une « bête » chute de vélo, ayant voulu, à mon âge, essayer un demi-course ! Après rééducation, je suis à nouveau apte à tenir une plume.

Nous avons eu notre réunion d'A.C.P.G. de Heide au printemps à Arras. Georges CAMUS en a abondamment parlé dans Le Lien de septembre, avec brio ; je l'en remercie vivement.

Notre Chef, Roger MARQUETTE, a fêté ses 80 ans cette année, nous lui souhaitons de tenir la tête de l'Amicale de Heide encore de nombreuses années.

Fin septembre, j'ai eu la visite surprise d'un ancien de Büsum, accompagné de son épouse... Il a poussé le portillon de mon jardin en se présentant comme un ancien P. G. mais sans se nommer. Au bout de quelques secondes de réflexion, j'ai pu mettre un nom sur ce grand gaillard... Just LERICHE... et cela 43 ans après ! Il passa seulement un an au 908. Je le fis entrer et nous bavardâmes devant une bouteille d'Arbois rosé, qu'hélas nous ne vidâmes point, par crainte de l'alcootest, car il devait se rendre en Suisse chez un ami. Il venait

de chez Joseph TOGNI qui souffre des yeux au point de ne pouvoir supporter la lumière du jour. Je lui souhaite une amélioration.

COMMUN Raymond semble se rétablir de son accident vasculaire.

J'ai reçu une carte postale de Francis VEINHARD de Saint-Tropez et une autre de Chine Populaire envoyée par Fernand MASSON. Je les remercie vivement. Cela me fait toujours plaisir de recevoir des témoignages d'amitié. A ce propos, merci également à tous les signataires de celle d'Arras. J'ai pu y déchiffrer quelques noms : BIOLEY, THERRY, MARQUETTE, CAMUS, ROUE Théo, Suzanne et Raymond, J. et G. PROST, SAYO ; merci à la personne qui a signé illisible et qui me dit « avoir beaucoup regretté mon absence », ainsi qu'aux trois autres que je n'ai pu déchiffrer.

Nos amis Gaston et Janette PROST ont quitté définitivement leur petit paradis terrestre normand, qu'ils fleurissaient avec amour et compétence. Ils l'avaient baptisé « La Combe du Vert », en souvenir d'un vallon jurassien qu'affectionnait particulièrement le père de Gaston. Ils y étaient fort bien, mais hélas, ils étaient trop loin de leur fille unique habitant Thonon, ce qui les obligeait à effectuer de longs et pénibles voyages en voiture.

Certains d'entre vous connaissaient cet éden pour y avoir été reçus en 1980 lors d'une réunion amicaliste. Mais comme le dit elle-même Janette, ne nous apitoyons pas... une page est tournée. Ils habiteront provisoirement leur chalet savoyard du Biot, en attendant de trouver quelque chose à Thonon près de leur fille. Je leur souhaite de vite s'adapter à leur nouvelle existence.

Notre ami wallon Adler DENOEL, amicaliste du X A, B, C, a retrouvé la fille de Marcel PHILIPPART, le camarade belge qui se noya à Büsum, dont j'ai rapporté l'accident dans « Les Années Tristes », et ceci grâce à un avis de recherche que j'ai fait passer dans le journal des A.C.P.G. Belges et qu'Adler a capté. Le monde (P. G.) est petit... Il se trouve qu'ils n'ont que neuf ans de différence, qu'il n'a que 68 ans, qu'elle est veuve depuis très longtemps, sans enfant à charge, lui est divorcé suite à un abandon de sa femme, ils sont donc libres tous les deux... Le journal des P. G. Belges a signalé l'événement, photos à l'appui. Je reçois de lui une correspondance assidue où se joignent les deux signatures... Souhaitons qu'ils s'entendent toujours bien.

Quand ces lignes paraîtront, le nouvel an ne sera pas loin, aussi je présente à tous mes camarades de Heide et de Büsum ainsi qu'à mes lecteurs du Lien et à la Direction de l'Amicale mes meilleurs vœux pour la nouvelle année.

Je vous quitte en vous assurant de mon amitié.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

« LES MALGRÉ-NOUS » (suite)

Je devais dormir ainsi depuis un certain temps déjà, quand soudain je me réveillai en sursaut, en proie à une terreur folle. Atterré, je sentais sur ma tempe le contact glacial de ce qui ne pouvait être que le canon d'un revolver. Il y eut des rires tandis qu'une main brutale plaquait ma tête à nouveau dans la paille. Cinq fois, dix fois, ce damné manège se renouvela et chaque fois je me réveillai en proie à la même terreur.

C'était ce petit salopard d'interprète, qui, après s'être changé à la suite de son plongeon dans le goudron, était revenu pour me faire des misères. C'est ainsi que, chaque fois que je me redressais, affolé, au contact glacial du canon de son revolver sur mon front, il se penchait sur moi, me fixant de ses petits yeux haineux, ricanant férocement et jouissant incontestablement de ma folle terreur avant de me repousser à nouveau dans la paille. J'avais beau me raisonner avant de me rendormir, me dire que mon sale petit tortionnaire s'amusaient cruellement à mes dépens, et qu'après tout je ne courais pas de danger : le contact du canon de son revolver sur mon front me plongeait chaque fois dans des transes indescriptibles.

En me rendormant pour la dixième fois peut-être, je me promis tout de même d'employer mes dernières forces pour lui mettre mon poing dans son sale petit museau de fouine, ne serait-ce que pour lui inculquer le respect dû au mort-vivant que j'étais. Et de fait, et bien que finalement je n'aie pas eu la force de tenir parole, j'eus cependant l'audace de m'agripper de toutes mes forces à son arme pour me la maintenir sur la tempe et lui hurler d'une voix excédée :

— Mais tire, tire donc enfin, enfant de salaud, si tu es un homme !

Epuisé par l'effort surhumain que je venais de fournir, je retombai une fois encore dans la paille et me rendormis.

Était-ce à la suite de ma dernière réaction, ou plus simplement parce que le jeu ne les intéressait plus ? Toujours est-il qu'il me semblait que je dormais depuis un certain temps, quand on me réveilla. A ma grande surprise, on me réveillait cette fois avec beaucoup de ménagements. J'eus beaucoup de mal à ouvrir mes yeux tuméfiés. La première chose qui s'imprima sur ma rétine, et que depuis, je ne sais pourquoi, j'ai gardée fidèlement dans ma mémoire, fut la haute silhouette de la meule de paille au pied de laquelle j'étais couché et qui se découpait avec une netteté extraordinaire sur un clair de lune éblouissant. Longtemps je fixai ce spectacle qui me paraissait grandiose, tandis que j'entendais la voix, maintenant chaude, presque inquiète, du petit sous-lieutenant qui me parlait, qui me questionnait :

— M'entends-tu, ami ? Puis-je te parler ?...

Ce n'était pas possible ! voilà que j'étais devenu son « ami » ! Même si c'était une hallucination que j'étais en train de vivre, c'était agréable à entendre, car je percevais dans le timbre de cette voix un accent de sincérité qui ne trompait pas. Le regard toujours fixé sur le sommet de ma meule de paille surmontée de la pleine lune, j'écoutais avidement la voix devenue presque affectueuse :

— Oui, ...c'est fini, ami, ...réveille-toi, nous allons te changer...

Et je sentais qu'il disait vrai. Oui, c'en serait terminé avec ses persécutions, je le sentais bien maintenant.

Mes yeux se mirent à picoter et je crus que j'allais me mettre à pleurer ; c'était idiot !

Avec des gestes presque délicats, les trois hommes commencèrent à me déshabiller et je me laissai faire comme un enfant, ému au possible, je ne savais trop pourquoi. Ils me retirèrent mon veston raidi de goudron et de paille, mon pantalon, mes bottes. Cette sollicitude soudaine dont m'entouraient mes ennemis de tout à l'heure m'alla droit au cœur et un grand sentiment de reconnaissance s'éveilla en moi à l'égard de ces Saint-Bernard de fraîche date. Avec précaution, ils me rhabillèrent avec d'autres effets pris sans doute sur des cadavres allemands, puis ils me recouchèrent, toujours avec les mêmes égards.

Incapable du moindre mouvement, je sentis soudain un odeur persistante de fuel, mais fus tout étonné de ne ressentir aucune inquiétude. Non, mon cœur ne me trompait pas, les trois hommes ne me voulaient plus le moindre mal.

Je sentis sur mon front un effleurement très léger, suivi d'une atroce sensation de brûlure.

— Là... là... ne bouge pas, ami, je vais te laver la

figure, je vais soigner tes blessures... Non, ne bouge pas, je sais que ce sera extrêmement douloureux, mais laisse-moi faire, cela te soulagera après...

De fait, j'étais en train de vivre la douleur la plus atroce, la plus inhumaine qu'un homme pût éprouver. Mon nouvel ami me lavait le visage au fuel, pour me débarrasser de l'épaisse couche de goudron devenu dur qui enduisait mon visage. Ce faisant et malgré toutes les infinies précautions qu'il prenait, il remettait à vif toutes les blessures dont ma peau était recouverte. Impuissant à me défendre, l'un des soldats russes tenant ma tête, je gémissais sourdement, haletant de temps en temps, quand la douleur était vraiment trop forte :

— Arrête, ami, oh, arrête !

Il s'arrêtait un instant, puis recommençait ; c'était à devenir fou, fou d'une douleur atroce, inimaginable.

Mes blessures s'étaient remises à saigner, je sentais le sang chaud couler de mon front, de mon visage. Il me coulait dans le cou, en particulier derrière la nuque où il devait s'accumuler dans une profonde blessure à la base même de ma nuque.

Combien de temps dura ce supplice atroce ? Il me serait impossible de le dire quand, quittant mon visage, mon infirmier improvisé se mit à nettoyer mes mains, recouvertes elles aussi d'une épaisse couche de goudron à présent solidifié par-dessus de multiples blessures mineures. Détail qui m'émut jusqu'aux larmes, tandis que le petit sous-lieutenant me lavait les mains, les deux soldats russes, penchés sur moi, me soufflaient dans la figure pour atténuer l'effet de la terrible brûlure due au fuel.

Mon impitoyable infirmier termina son « traitement » en me versant sur la tête la valeur d'une demi-gamelle de fuel, puis il se mit à frictionner mon pauvre crâne avec une vigueur qui m'arracha, pour la première fois, de véritables hurlements de douleur.

Il ne manquait décidément plus que l'allumette ! Durant tout le temps que dura ce traitement de choc, et malgré mes souffrances épouvantables, mon pauvre cœur avait chaud. Il débordait littéralement de tendresse pour mes bourreaux de tout à l'heure, changés, pour une raison que j'ignorais encore, en infirmiers, pour moi leur victime.

Cependant, les atroces brûlures de mon visage s'atténuèrent peu à peu pour devenir une brûlure toujours latente, certes, mais supportable. Les tamponnements renouvelés de mes blessures de la face pour en laver le sang ne brûlaient presque plus et je ne ressentais plus, à vrai dire, que la douleur provoquée par le contact du tampon d'étoffe sur les blessures.

A nouveau, je fixai le sommet de ma meule tandis que mon petit sous-lieutenant se mettait à parler d'une voix très douce.

— M'entends-tu, ami ? Il faut que je te parle. Il le faut. Dis-moi, par une pression de ta main, par exemple, si tu es en mesure de m'entendre ?

Sa voix était devenue très grave, presque sourde. Déplaçant mon bras gauche, j'acquiesçai d'une légère pression de ma main sur la sienne. D'une voix que je reconnus à peine il commença alors son récit que j'écoutai, les yeux fermés, et qui me fit oublier mes propres souffrances.

— Ecoute, ami, il faut que tu saches... Oui, je crois que tu es Français, oui, je le crois. Je le crois d'autant plus que je suis moi-même Polonais et que je me trouve sans doute dans le même cas que toi.

« Je suis né, moi aussi, dans une région frontalière, puisque mon village est situé à 22 kilomètres de la frontière soviétique. Mon père était maire de mon village et moi-même j'étais étudiant à Varsovie quand les Allemands ont envahi la Pologne. Nous sommes tous Israélites dans ma famille, et ce fait, à lui seul, aurait suffi pour que je rentre dans mon village peu de temps avant l'occupation de la capitale polonaise. Je suis donc rentré chez moi et les Allemands m'y ont suivi. Ma famille se composait de neuf personnes : mon père, ma mère, mon grand-père et ma grand-mère maternels, mon grand-père paternel, deux sœurs et un petit frère, ces derniers âgés respectivement de 16, 14 et 11 ans, et moi.

« J'étais l'aîné et, à l'approche de ceux que je considérais comme mes ennemis personnels, puisqu'ils étaient en premier lieu les ennemis des Juifs, j'avais pris, comme tous les jeunes et même les moins jeunes, le maquis.

« Mon père, lui, avait toujours refusé de quitter son poste et était, par conséquent, resté à la maison,

malgré mes exhortations, avec tous les membres de la famille. Lors des combats qui eurent lieu autour de mon village, les résistants polonais, aidés par des éléments de l'armée polonaise en déroute, reprirent mon village aux Allemands pour deux jours ». Sa voix s'étrangla un court instant, puis il reprit :

« Au cours de cette brève libération de mon village, je me rendis, de nuit, dans ma maison natale. En entrant de nuit dans la cuisine déserte et noire, je heurtai du front des pieds... C'étaient les pieds de mes parents et de mes aïeux. Ils avaient été pendus tous les cinq, au plafond de la cuisine, au même crochet...

« Horrifié, j'allai à la recherche de mes deux sœurs et de mon petit frère... »

Il haletait à présent, le malheureux, et sa voix trahissait une souffrance atroce.

« Poussant une porte, j'élevai au-dessus de ma tête la bougie que je venais d'allumer. Piotr, mon petit frère, était allongé sur le lit à côté de la plus jeune de nos sœurs, Maria. Ils étaient nus tous les deux et leurs petits corps avaient été atrocement mutilés... Je t'épargne les détails dont la seule évocation m'est insupportable... Ma petite Maria avait elle aussi été affreusement torturée... Ignoble, ignoble, gémit-il sourdement... Non, ce ne sont plus des hommes, ceux qui ont fait cela, ce sont des monstres... »

Il poursuivait néanmoins, les dents serrées :

« Ma pauvre petite Katia avait, elle aussi, été horriblement torturée, Je la trouvai étendue sur la table de la salle à manger. Elle était nue, elle aussi et ses jambes avaient été attachées à deux pieds de la table... Je reconnus, planté dans son sein, le grand couteau de boucher qui servait à tuer les bêtes de la ferme... Un vent de folie soufflait sur ma raison... Je m'échappai en courant de notre maison désormais maudite et depuis bientôt trois ans je ne retrouve la paix de mon âme que lorsque j'ai le suprême bonheur de pouvoir tuer de mes mains l'un de ces monstres à face humaine que seront toujours pour moi ces nazis infâmes... Peut-être comprendras-tu maintenant mon attitude à ton égard, avant que je ne sache... Tu représentais pour moi ceux qui furent les bourreaux des miens... Pardonne-moi, ami... »

Mes larmes silencieuses brûlaient terriblement les plaies de mon visage. Elles s'échappaient de mes yeux fermés. J'étais bouleversé au point d'en oublier mes propres souffrances, mais, toujours incapable de bouger, je me contentai d'une longue pression de ma main sur la sienne.

Mes lèvres étaient de plus en plus enflées et il me semblait qu'il ne me serait plus jamais possible de les desserrer. Je m'entendis cependant lui murmurer :
— Frère, mon pauvre petit frère... je comprends si bien ta haine des nazis, et je la partage, ô combien ! Moi non plus, je n'ai cessé de les haïr, c'est pourquoi je suis ici. Si vous m'aviez tué, je vous aurais pardonné à l'avance. Je vous pardonne tout, mieux, je vous comprends, toi et tous les peuples opprimés qui les combattent, oui, je vous comprends et je vous aime...

Il s'était redressé, car pendant toute sa confession il était resté penché sur moi. Bientôt, il glissa entre mes lèvres boursoufflées une cigarette. Bien que ce fut pour moi un supplice effroyable d'entreouvrir les lèvres, je fumai avec délices. Puis il fit couler de l'eau entre mes lèvres tout en parlant longuement, en russe, à l'un des deux soldats accroupis autour de moi. Celui-ci disparut pour un court instant et reparut avec une gamelle fumante. C'était de l'eau bouillante dans laquelle il émietta une sorte de grosse biscotte qui rapidement se mit à gonfler.

Les troupes russes, en effet, n'avaient jamais de pain de campagne. Pour le remplacer, on faisait tremper dans un peu d'eau bouillante cette énorme biscotte, qui, après avoir absorbé l'eau, devenait un aliment très consistant. Aidé par ses deux compagnons, mon ami me fit alors asseoir et patiemment, avec d'infinies précautions, il se mit à écarter mes lèvres avec ses doigts, puis, la bouche ainsi ouverte, il me fit avaler, avec une patience d'ange, cuillerée après cuillerée, cette nourriture. J'endurais le martyre, bien entendu, mais cette sollicitude m'émut au possible.

Tout en gémissant de douleur, j'avais tout de même réussi à avaler le contenu de la gamelle tout entière. A peine m'eut-on allongé dans la paille, que l'un des soldats russes me glissa une autre cigarette entre les lèvres et ce fut cette chaleur humaine qui se dégageait de mes trois compagnons, qui me réchauffa tant le cœur. Oui, plus que la nourriture que je venais d'avalier avec tant de peine, c'était l'émouvante démonstration de ces sentiments humains chez mes ennemis de tout à l'heure, qui mit mon âme en paix. Je sombrai dans un profond sommeil tandis que mon petit sous-lieutenant continuait de me parler.

Mon sommeil fut réparateur, car lorsqu'on me réveilla, je me sentis beaucoup mieux. Se penchant sur moi, le petit sous-lieutenant me dit que le moment était venu de nous séparer. J'allais être dirigé, en compagnie d'autres prisonniers, sur le P.C. de la division et ce fut soutenu par l'interprète et par ses deux compagnons que je me rendis sur les lieux du départ. Il y avait là une « voiture-panier », tirée par deux petits chevaux. Elle était remplie de blessés allemands que l'on évacuait vers l'arrière. Mes trois compagnons me firent asseoir à l'arrière de la voiture entre deux autres blessés, et mon ami polonais me souhaita bonne chance, imité par ses deux compagnons russes, me serra affectueusement la main. J'eus une peine véritable à les quitter, mais l'heure était arrivée, et la voiture s'ébranla lentement.

En plus du conducteur, il y avait deux soldats en armes qui suivaient la voiture à pied, mais bientôt ils passèrent à l'avant de l'attelage, certains qu'aucun d'entre nous ne tenterait de s'évader. Il faisait encore nuit noire quand, ballotté entre mes deux voisins blessés, je sombrai une fois de plus dans un profond sommeil.

Je me réveillai à la suite d'un dernier cahot ; l'attelage s'était arrêté ; on était arrivé.

Le jour commençait à se lever et je distinguai non loin de là une grande tente, du genre marabout, mais en plus mastoc encore. A une dizaine de mètres sur la gauche, je vis une grande place entourée de fils de fer barbelés et sur laquelle étaient déjà parqués de nombreux prisonniers allemands. Etant le seul passager à peu près valide, je dus descendre et l'on m'enferma dans le parc tandis que l'attelage s'éloignait. Mon arrivée, Dieu merci, n'éveilla pas le moindre intérêt parmi les prisonniers qui s'y trouvaient déjà ; je m'assis sur la première souche venue, bien à l'écart de la foule. Je m'isolais instinctivement, désirant n'avoir plus rien en commun avec les Allemands. C'était pour cela que j'avais déserté et à partir du moment où j'avais réussi, il n'y avait plus aucune raison, pensais-je, pour continuer à les supporter. Par ailleurs, mes lèvres étant toujours affreusement tuméfiées, ma tête cabossée et mon corps tout entier encore tout meurtri, je n'éprouvais pas la moindre envie de soutenir une conversation avec qui que ce fût et surtout pas avec des Allemands.

Ils paraissaient mornes et abattus, ces prisonniers allemands. Ils étaient rassemblés en un paquet compact à l'autre bout de l'enceinte. Seuls faisaient exception quelques petits groupes de trois ou quatre hommes qui se tenaient à l'écart du gros rassemblement. Entre ces petits groupes circulaient quelques isolés et parmi eux un marin allemand qui retint un court instant mon attention, parce que son uniforme tranchait sur les autres. Je le suivis machinalement du regard, sans que toutefois il m'intéressât particulièrement, puis je le perdus de vue. Pour le moment j'avais autre chose à faire ; je me mis à réfléchir à ma situation présente.

Hier matin, vers cette heure-ci, j'arrivais en compagnie de Heinz et de Hanne dans ce qui devait être ma dernière position de V.B. et depuis, j'avais parcouru pas mal de chemin. Ma situation, à présent, étant changée du tout au tout. Certes, cela n'avait pas été sans mal, et si, en ce moment, j'étais assis là, sur cette souche d'arbre, meurtri et pas mal amoché sans doute, ce n'était pas, il fallait bien le reconnaître, de la faute des Allemands, ni surtout de celle de nos « Alliés » russes. Ce n'était pas de ma faute non plus ; c'était tout simplement parce que mon heure n'était pas encore venue.

Machinalement, du bout de ma langue, qui me faisait encore très mal, j'inventoriai une fois de plus mes quenottes. Sur le devant, en haut comme en bas,

il ne restait apparemment plus que des chicots très douloureux. Avec d'innombrables précautions je tâtai du bout des doigts ma pauvre tête. Elle était parfaitement difforme et couverte de plaies et de bosses. A la base de ma nuque, une plaie profonde refusait obstinément de se refermer, et bien qu'elle ne semblât plus saigner, il ne se formait toujours pas de croûte, ce qui, vu le frottement du col de mon veston, était très douloureux.

Je fis fonctionner bras et jambes : tout était passablement douloureux et meurtri, mais tout fonctionnait ; c'était le principal.

Eh bien, tous comptes faits, je n'avais pas à me plaindre ; ces petits bobos guériraient vite, la guerre était terminée pour moi, je m'en étais tiré avec un minimum de dégâts. Pour la suite, j'aviserais... Hum!... Un minimum de dégâts... A en juger par tous ces Allemands qui m'entouraient et qui paraissaient en bon état, il me sembla soudain que j'étais très modeste !

Cependant, tout au fond de moi, il y avait quelque chose de changé. Il me semblait que je respirais plus librement, malgré mes côtes contusionnées, malgré mon corps meurtri. Mais oui, c'était bien cela : pour la première fois depuis plus de 18 mois, j'étais redevenu un homme libre, libéré en tous cas de l'atroce et inhumaine contrainte que m'avaient imposée les Allemands, et cela, je l'étais malgré le paradoxe apparent de ma situation présente. Je pourrais à présent, si l'envie m'en prenait, m'exprimer librement et donner libre cours à mes sentiments. Je pourrais, si la fantaisie m'en venait un jour, dire mon fait aux oppresseurs des miens, aux oppresseurs du monde libre, oui, je pourrais à présent dire à ces Allemands fiers et orgueilleux tout ce que je pensais d'eux... Je pourrais faire tout cela, maintenant, en toute impunité. C'était cela, la liberté ! Quel merveilleux sentiment de délivrance !

En fait, je crois que je fus conscient pour la première fois de ce sentiment de liberté à partir du moment où il me fut permis de me purifier tout entier à l'eau de Cologne à la violette, peu avant d'entreprendre ma marche vers la captivité. Les Russes n'avaient pas fait le moindre cas de ces frais de toilette. C'était leur droit le plus strict de ne pas aimer le parfum fleurant la violette... Je suis d'ailleurs assez de leur avis aujourd'hui !

En réalité, ce fut le destin qui me permit de laver la grande honte qui collait à moi depuis mon incorporation de force, et cela, je lui en resterai éternellement reconnaissant. Oui, tout était clair maintenant... Débarassé de cette grande honte, dont chaque « Malgré-Nous » était souillé, je redevins un homme libre ; c'était merveilleux. Sans doute, en réalité, j'entraîs en captivité, mais j'y entraîs parce que je l'avais voulu.

Certes, il serait exagéré d'affirmer que chaque « Malgré-Nous » entama fièrement cette marche vers la captivité soviétique, et en ce qui me concerne, je ne prétendrai pas que je me sentais tout particulièrement fier quand, à grands coups de crosses, nos alliés m'avaient enfoncé mes quenottes ; que c'était fièrement que j'avais avalé la boue sous l'étreinte de King-Kong ; ou encore que c'était fièrement que je m'étais laissé arracher le cœur par la vaillante soldatesque féminine soviétique...

Cependant, à mon insu, j'étais délivré de la grande Honte, j'étais tout simplement en train de mériter la liberté, de retrouver ma conscience d'homme libre.

Désormais et pendant longtemps encore, il nous faudrait mériter et regagner notre liberté physique, cet accessoire qui, avec la liberté d'expression, constitue

la liberté tout court. Ceux des camarades qui ont eu la chance de réchapper de cet autre enfer que fut leur captivité en Union soviétique, en particulier ceux qui ont survécu à Tambow, camp de prisonniers français en U.R.S.S., ceux-là sont véritablement conscients d'avoir mérité l'état d'hommes libres dont ils jouissent aujourd'hui. Plus que tous autres, ils en ont payé le prix, mieux que tous autres, ils savent, ils se souviennent.

Quelle grandeur d'âme chez Armand ZAHNER — et quel courage !

Avant de clore ce récit douloureux, qu'il me soit permis de rappeler le souvenir d'un de mes amis alsaciens, Robert ZIMMERMANN, de Mulhouse, avec lequel je fus incorporé en 1937 au 8^e régiment de zouaves à Mourmelon et qui fut blessé en combattant. Rentré chez lui, il subit à son tour le sort des jeunes alsaciens-lorrains et fut incorporé de force dans la Wehrmacht. Envoyé sur le front russe, il est mort au combat devant Moscou.

Pierre DURAND - V.B.

● Le livre « Le Soldat Honteux. J'étais un « Malgré-Nous » est paru aux Editions Salvator, B.P. 1175 à Mulhouse, en 1972 et c'est à son directeur que nous devons d'avoir pu insérer ici les pages qui précèdent. Nous le remercions profondément.

La suite de cette histoire vécue est parue dans un livre du même auteur : « Survivre à Tambow ». Edité par Salvator, de Mulhouse. Malheureusement les deux éditions sont épuisées.

Repères

« Pendant longtemps, l'Etat-Major allemand se refusa à l'incorporation, dans la Wehrmacht, de soldats alsaciens instruits par les souvenirs de la Première Guerre mondiale, il ne leur faisait guère confiance » (...) L'échec de la Wehrmacht, devant Moscou à l'automne 1941, entraîne très vite une modification de politique (...) »

- Juin 1942 : 2.100 engagements ;
- 24 août 1942 : promulgation d'une ordonnance octroyant la nationalité allemande à certaines catégories d'Alsaciens ;
- 21 classes d'âge sont incorporées entre septembre 1942 et la Libération ; totalement ou partiellement en Alsace — en Moselle, 13 classes. Ce qui représente, environ, entre 130 et 150.000 hommes.
- Les pertes sont évaluées à 32.000 morts, 10.500 disparus, 32.000 blessés ;
- 12 à 13 % des incorporés rejoignent les F.F.L.
- Ceux qui s'évadèrent de la Wehrmacht : 15.600 : 25 % de réfractaires ;
- le 8 mai 1944, 1.500 « Malgré-Nous », P.G. en U.R.S.S., sont transférés en Afrique du Nord ;
- les autres P.G., regroupés dans le camp de Tambow ou dispersés dans d'autres camps de prisonniers de guerre, ne seront libérés que longtemps après l'armistice de 1945 — le dernier, Jean-Jacques REMETTER, le 13 avril 1955.

(Extrait d'une longue et remarquable étude de M. F.G. Dreyfus, directeur de l'Institut des hautes études européennes, in « Historama », n° 13, mars 1985).

NOTA. - Le prochain numéro du Lien fera état, dans la « Correspondance », des réactions suscitées par ce récit.

Le coin du souvenir

par Robert VERBA.



INTRODUCTION

Quand vous lirez la « Lettre de Noël », il faudra penser intensément à tous nos compagnons de captivité, perdus dans leur douloureux exil, encore plus seuls avec leurs souvenirs sacrés, dans le mystère de cette fête millénaire.

Dans notre kommando 528, à Molln, un semblant de scène avait été installé avec nos tables et quelques toiles, permettant à notre ami Lucien TURGOT, acteur dans le civil, de faire ce que l'on nomme aujourd'hui un « one-man-show ».

Il interpréta ce que j'avais écrit pour cette occasion, avec quelques sanglots étouffés, quelques chauds accents du cœur, chaud du sang de France, et les camarades groupés, presque blottis les uns contre les autres, dos voûté, regard voilé et lointain, respiration suspendue, l'ont écouté avec leur tristesse, leur souffrance et leur espoir...

L'ange du souvenir planait dans la salle, un ange de silence, drapé de deuil, avec le visage d'une femme aimée et le souvenir de l'enfant chéri. Mais les grands yeux profonds de l'ange étaient voilés de larmes.

Molln, Noël 1941.

LETTE DE NOËL

Ma femme adorée, ma petite Josiane aimée,

Noël ! Noël bien triste, puisque je ne puis vous serrer dans mes bras, vous presser sur mon cœur.

Vous souvenez-vous de notre dernier Noël passé ensemble ? La joie de Josiane à la découverte de sa jolie poupée qui disait si bien « Maman ! » « Papa ! » Notre bonheur de nous sentir si unis... La douceur de s'aimer simplement.

Nous ne concevions pas que nous pourrions un jour vivre séparés les uns des autres, et pourtant, depuis deux ans, je suis loin de vous, séparés par cette guerre maudite qui est venue rompre le charme de tant de foyers heureux.

Ce soir, j'ai l'impression d'être doué d'une double vue et de te voir en robe d'intérieur, préparant mystérieusement des tas de gâteries pour Josiane. Je t'imagine pensive, un voile de tristesse sur tes beaux yeux qui me rendent fou... Ah ! Combien je voudrais te sentir à mes côtés, te serrer dans mes bras...

Mais viens donc, viens donc dans mes bras, près de moi...

Viens !

O toi, mon cher amour, qui parle en soupirant Pourquoi ne viens-tu pas t'endormir dans mes bras ? Tu rendrais la gaieté à mon cœur délirant Mon âme te suivra partout où tu iras,

Viens !

Viens, ne refuse pas, tu briserais mon âme ! Viens rêver sur mon cœur qui t'attend et t'espère, Tes baisers, tes soupirs lui seront un dictame Tu rendras notre amour plus vif et plus prospère,

Viens

Viens donc ma bien aimée, on dirait que ta bouche A déjà humecté la mienne d'un baiser. Que ma verge te plaise, en rien ne t'effarouche... Je voudrais maintenant te serrer, t'embrasser

Viens !

« OPÉRA-PROVENCE »

Prochain rendez-vous :

10 JANVIER 1988

(12 heures)

Hélas ! tout a fui, et Morphée et Minerve, Ephémère bonheur, je t'implore, reviens, Car la réalité décevante m'énerve Beau rêve dans lequel j'ai dit si souvent « Viens ! »

Reviens !

Reviens !

Oui, la réalité m'énerve, et je voudrais pouvoir toujours rêver au passé où j'étais si bien protégé par ta tendresse, ton amour.

Tiens, il est dix heures ! A cette heure-ci, je me souviens, arrivait Gaston, accompagné de sa femme, qui, malheureusement n'est plus. Pauvre vieux ! Il est veuf maintenant ! Mais je suis certain qu'il est fidèle à la maison, et que ce soir il apportera, comme tous les ans, de jolis cadeaux pour notre chère enfant. Et dire que moi, je suis là, prisonnier parce que nous étions trop heureux... Ah que je voudrais pouvoir briser ces chaînes qui m'entourent, voler vers toi, t'aimer, te consoler.

Malgré tes lettres qui m'assurent que vous ne manquez de rien, je sais que vous souffrez, que vous ne voulez pas me faire de la peine en me décrivant toutes les difficultés qui se présentent à vous partout.

Quand je pense que vous pouvez être malheureuses, que vous m'appellez peut-être à votre secours, et que moi, je suis rivé là, je deviens fou.

Tiens, la nuit dernière, j'ai eu un cauchemar affreux : J'étais attaché sur mon lit avec des chaînes qui me retraits dans les chairs, complètement réduit à l'impuissance. Je sentais qu'il se passait quelque chose d'anormal et je ne pouvais bouger. Tout à coup, tu m'apparus !

Quand je me réveillais, j'étais en nage, rompu, car ce qui se passa me remplit d'épouvante.

Impuissance !

Ce matin, au réveil, je me sens si sombre ! Serait-ce le songe de cette nuit Où dans le silence apparut ton ombre Se mouvant, glissante et sans un bruit ? Tu me tendais les bras, le visage en pleurs, M'appelant au secours, suppliante Et moi, je restais là, pâle de terreur, Rivé sur ma couche grinçante.

Tu me dévisageais si désespérément Que mon cœur se fendait. Et haletant, Tout mon être tendu, je serrais follement Mes poings inutiles et impuissants. Tu regardas tes bras vides et sans couleur Venant tout près de moi en amante

Suite page 6

Et moi, je restais là, pâle de terreur,
Rivé sur ma couche grinçante.

Etouffant tes sanglots, tu reculais d'un pas,
De tes lèvres pâles, sortit un nom,
Murmuré sur un ton si triste et si las,
Que je voulais crier « Pardon! Pardon! »
Mais le songe s'estompa, s'emparant en voleur
De ta pauvre forme pantelante,
Et moi, je restais là, pâle de douleur
Rivé sur ma couche grinçante.

Oui, ma chérie, mon cœur se brise de te savoir
loin de moi. Mais mon âme est continuellement près de
toi.

Tiens! En ce moment, tu dois baiser le front de
notre fillette, et peut-être, as-tu accepté de souper avec

Gaston? Il est si gentil ce vieux copain, si sympathique,
et je sais que, comme moi, tu l'estimes beaucoup. Il est
lui aussi seul maintenant. Mais au moins il peut te
voir, t'approcher. Il n'est pas prisonnier, lui, et, comme
tous les hommes, naturellement, il doit te faire du
boniment...

Et puis, d'abord, qu'est-ce qu'il vient faire chez moi?
De quel droit entre-t-il chez moi quand je ne suis pas là?
Parbleu, il profite de mon absence pour essayer de
prendre ma place, et toi, tu n'y vois sans doute pas
d'inconvénient... Comme toujours : loin des yeux, loin
du cœur. Tu es comme les autres, tu te moques de ma
souffrance, et puis, tu ne crains rien. Je suis si loin!
Tiens, tu n'es qu'une, tu n'es qu'une...

Mais, qu'est-ce que je dis, qu'est-ce que je fais! Je
deviens fou, je suis ivre. Pardon! Pardonne-moi mon

amour. Je divague, mais je souffre tant. Je t'aime! Je
t'aime! vois-tu. Je t'aime comme jamais je ne t'ai aimée,
et c'est ce qui me rend un peu jaloux.

Ma chérie, que ce Noël soit pour toi le dernier que
tu passes sans moi.

Que l'année nouvelle nous réunisse à nouveau,
c'est tout ce que je souhaite.

Embrasse bien fort notre petite Josiane. Dis lui que
son Papa reviendra bientôt et lui rapportera de jolis
cadeaux.

Au revoir ma bien aimée, je te serre contre moi en
te couvrant de baisers.

JOYEUX NOEL.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

AUX VEUVES

Chères amies,

Nous tenons à vous remercier pour votre fidélité
et pour vos dons, qui nous émeuvent beaucoup. Mais
nous ne voudrions pas que ceux-ci soient la cause de
quelque restriction que ce soit dans votre situation. « Le
Lien » vous est servi gratuitement par l'Amicale dont
vous faites partie au même titre que votre époux
décédé. Si vous avez des problèmes, de quelque nature
que ce soit, n'hésitez pas à nous écrire. Nous ferons
l'impossible pour vous aider.

Nous vous souhaitons une bonne santé au seuil de
cette année 1988. Tenez-nous informés de ce qui vous
arrive : changement d'adresse, hospitalisation, etc.

Merci à vous.

Merci à Mme Veuve FAURAN, Le Martelet 63320
Neschers, pour sa générosité envers notre C.S. Elle
nous écrit : « Grâce au Lien nous avons toujours des
nouvelles bonnes au malheureusement tristes de la
grande famille qui se rétrécit chaque année, j'espère
bien que mars nous réunira à nouveau à notre Assemblée
générale.

Egalement merci à nos amis :

CHATEAU René, 33, Av. du Général de Gaulle, 92250
La Garenne-Colombes, qui transmet son bon souvenir à
tous les anciens de Tailfingen et Stuttgart-Fischbach,
ainsi qu'à notre Président LANGEVIN et à son ami
Pierre SPIRAL.

DESPAGNE Marcel, 482, rue Ambroise Paré, 78800
Houilles, qui joint à son don un petit mot qui nous a
fort émus. Malade il n'est plus libre de marcher et d'agir
comme il le désirerait : « Je vous souhaite à tous bon
courage pour continuer et que la chance soit avec vous
pour ne pas avoir à souffrir comme moi », nous écrit-il.
C'est nous, cher Marcel, qui espérons que 1988 apportera
un peu de soulagement à tes souffrances et te souhaitons,
ainsi qu'à ton épouse, que vous retrouviez tous les deux
un peu de joie de vivre.

M. et Mme G. MAITENAZ, Résidence Alfred de
Musset, 26100 Romans-sur-Isère.

DIETTE Marcel, Rue Beurrière, 45340 Nibelle, joint à
son don ses meilleurs vœux pour 1988 et ses amitiés à
tous les camarades du 852 ainsi qu'à l'ami LENHARDT.

FORT Jacques, 10, rue Emile Ducloux, 75015 Paris,
n'oublie jamais notre C.S. Encore merci.

M. et Mme Georges TAURISSON, « La Pigeonnerie »
19100 Brive.

DRULIOLLE Joseph, « Les Gouttelettes », 19700
Seilhac, à qui nous souhaitons bonne guérison et trans-
mettons de sa part toutes ses amitiés aux anciens
copains du X.B Sandbostel, où il a été employé pendant
quatre longues années à la menuiserie.

GRANSJEAN Emile, La Voivre, 70310 Faucongy et
la Mer.

SAMSON Félicien, La Détraz, 38380 Saint-Laurent
du Pont.

BERNAY Jean, 69, rue Laménais, 92370 Chaville.
MAGNIER André, Quartier St-Laurent, Villedieu, 84110
Vaison-la-Romaine.

QUINTON René, 42, Côte St-Louis, 92380 Garches.
VILLEMIN Martial, 57590 Delme.

COSSERAT Edouard, 13, Quai Contades, 88000 Epinal.
CESSAC Pierre, 2, Place Allègre, 19240 Allassac.

NICOT Maurice, 12, rue du Gl Ferrié, 38100 Grenoble.
DESPAIGNE Antoine, 7, rue Rollin, 44000 Nantes.

BERSET André, 1 bis, rue des Ursulines, 37000 Tours.
MARCAT Robert, 17, Av. du Bel Air, 75012 Paris.

Mme BIHELER Yvonne, 6, rue Chambon Torcenay,
52600 Chalindrey.

BRANDT Charles, 6, rue des Paquerettes, 93460
Gournay-sur-Marne, qui nous envoie son bon souvenir
par l'intermédiaire de son fils.

Père THEVENON Georges, 17, rue A. et L. Lumière,
69190 Saint-Fons.

L'Abbé LAPEYRE Elie, Cure de Castetis, 64300
Orthez.

MAURICE André, A.3 Castel, Av. Félix Ripert, 84100
Orange.

VANEY Robert, « La Guillerie », Les Corvées les Yys,
28240 La Loupe.

FLECHER Adrien, 11, rue Jamerai Duval, 54000 Nancy.
DUPUY René-Joseph, rue de l'Eglise, Arveyres, 33500
Libourne.

RICHARD Emile, Bourg Epieds en Beauce, 45130
Meung-sur-Loire.

COURGEY Paul, Velars-sur-Ouche, 21370 Plombières-
les-Dijon.

FOURNIER Jean, Parc résidentiel « Les Charmettes »
17570 Les Mathes.

FONTENELLE Jean, Chef de Wavre 1688-1690,
1160 Bruxelles.

L'Abbé PORCHERET Henri, Aumônier Hôpital, 44270
Machecoul.

Mme Veuve AUTRAN, 39 bis, Av. de la Libération,
84150 Jonquières, en souvenir de son mari décédé le
2 juin 1987.

FORESTIER Clément, 20, Chemin du Couvent, 48100
Marvejols.

SIMARD Raymond, 64, Grande Rue, 26300 Bourg de
Péage.

MAILLET Léon, Chemellier 49320, qui salue amicale-
ment tous les anciens P.G.

JANNESSON Rosa, notre fidèle amie à qui nous
souhaitons de laisser très vite sa canne au vestiaire.

MERGER Paul, dont nous rétablissons l'adresse
exacte : 7, rue du Cormier, 89350 Champignelles.

RECTIFICATIF DU CODE POSTAL DE JEAN AYMONTIN :
3, rue de l'Abreuvoir, 39410 Saint-Aubin,
et non 33410. Nos excuses.

DECES

Toujours des lettres de deuil et donc de tristesse,
pour les familles et pour nous-mêmes :

FLEURY Bernard, Prouilly 51400 Jonchery-sur-Vesle,
décédé le 23 septembre dernier.

MADOUMIER Jean, 139, Av. du MI de Latre de
Tassigny, 87000 Limoges.

VIDONNE Paul, Esserts-Salève (74), ancien du X.B.
C'est son ami RENOULT François, lui aussi ancien P.G.,
15, rue du 11-Novembre, Port 01460 La Cluse, qui nous
annonce ce décès. Deux familles, hommes et femmes,
amies de toujours. Participaient aux réunions de notre
dynamique Abbé PORCHERET, en compagnie de Mme
MONFORT dont le mari, Eugène, est mort l'an dernier.

A toutes ces familles et à tous ces amis cruellement
éprouvés, nous présentons nos plus sincères condo-
léances.

CORRESPONDANCE

On se souvient du récit de guerre de Martial
VILLEMIN publié dans notre numéro d'été. Parlant de
ce jeune combattant et P.G. de 1944, je le qualifiais de
« benjamin » de l'Amicale — un peu par anticipation :

« Puisque tu me qualifies de « benjamin » de votre
association, je ne voudrais pas te contredire, c'est
pourquoi je t'adresse avec plaisir le montant de ma
cotisation pour 1987 et 1988, m'écrit-il. Encore merci
pour le grand plaisir que tu m'as procuré. En ce qui
concerne le Dr MICHAUD, je suis sûr qu'il en a eu beau-
coup de bonheur, mais connaissant sa réserve, il l'aura
exprimé avec beaucoup de sobriété. (...) Je recevrai donc
Le Lien et je m'en réjouis ».

C'est nous qui nous réjouissons de ta venue parmi
nous et autant de dire que nous aimerions accueillir
bien d'autres « benjamins » comme toi (64 ans), perdus
dans la nature, ignorant ce lieu de solidarité et d'amitié
que constitue notre amicale, comme le sont d'ailleurs
toutes les associations du monde combattant.

—0—

M. Edouard COSSERAT, Président de l'Association
des Evadés de Guerre et des Passeurs des Vosges, nous
écrit :

« J'ai été touché par votre initiative de faire publier
à la « une » du n° 434 du journal Le Lien un long article
consacré à l'« Obsession de la Belle ».

Je vous exprime mes sentiments de reconnaissance
que je traduis aussi par l'envoi d'un modeste chèque
et vous prie de croire, mon cher camarade, en mes
sentiments amicaux ».

Merci à vous très sincèrement, cher Président.
— De son côté, le héros de la Belle, Henri DROIN,
écrit :

« D'un tempérament plutôt modeste, je suis un peu
géné, mais fier pourtant, de l'éloge que vous avez fait
de moi et de mon livre dans votre beau Lien. Ma femme
en a également été très touchée. Sincèrement je vous
remercie pour ce beau geste de solidarité — la même
que nous avions dans les camps, là-bas ». (...)

Merci, cher camarade. Il sera fait le meilleur usage
de ton envoi.

Pour les soirées d'hiver sous la lampe, mieux qu'une
télé rabâcheuse ou débilante, lisez Paul RICHARD,
Jean AYMONTIN, Henri DROIN.

—0—

Une lettre de Lucien PIEROTTI (cf. la « une » du
Lien de septembre).

« ...j'ai apprécié l'excellente présentation du Lien
et je te remercie d'avoir donné à mon article sur les
camps disciplinaires une place privilégiée avec les
récits complémentaires et si vivants de mon ami l'Abbé
Clément FORESTIER.

Cette publicité est nécessaire, car si l'on parle des
camps de concentration des déportés, l'on ignore pour
ainsi dire complètement les terribles camps disciplinaires
des prisonniers de guerre où des hommes de 20 à
30 ans ont eu à subir de véritables tortures par la
somme des travaux à faire chaque jour, gardés par des
S.S. et des tortionnaires civils véritablement diaboliques,
et une nourriture insuffisante. (...)

—0—

Extrait d'une lettre de Pierre DURAND, le mussi-
pontain :

« ... Découvrir FORESTIER, pour ceux qui ne le
connaissent pas encore, et Lucien PIEROTTI, ranimera
des souvenirs chez ceux qui auraient oublié... J'admire
toujours Maurice MARTIN qui, bien qu'esseulé, maintient
toujours le « Kommando 604 Altenbruck ». Qu'il continue
pour l'exemple à tous. Toujours attachante la rubrique
« Correspondance », qui fait plaisir à lire même si on
ne connaît pas les intéressés, ce sont toujours des
nouvelles de nos frères de captivité et, par association
d'idées, ils ne nous semblent pas inconnus. Le monde
est si petit. Comment rester insensible au récit de
Jean KLEIN évoquant la vie de l'Abbé André AYMONTIN ?... »

—0—

Commentaire de René QUINTON après la lecture des
numéros de septembre et d'octobre : extraits.

« ...la citation de Camus si profondément vraie / avoir
vécu dans la haine de cette bête, l'avoir devant soi et ne
pas savoir la reconnaître... / J'admire et j'ai le cœur
qui me poigne... J'ai connu ça — mon petit frère et moi
nous étions ouverts à la fraternité, sans préjudice de
l'amour vivant pour la Patrie (...) Illusions de notre gé-
nération face à celle d'en face? Oh, nous n'étions pas
les inconditionnels d'un patriotisme revancharde mais des
épris de paix, des tolérants et nous ne croyions pas
être les meilleurs des hommes, promis par idéologie à
la maîtrise de l'occident.

Oui, j'aime, j'admire la pensée de Camus et je te
remercie de l'avoir donnée à méditer à cette société de
vieux hommes survivants ».

✱

« ...Dans le récit de DROIN... on sent les pulsions
de la vie, la force indomptable de la VIE (...) Cet amour
du lointain foyer, peut-être en péril, les larmes silen-
cieuses de celles qui attendent et espèrent, des petits
bras qui vous appellent, j'ai connu cela aussi — mais
sans héroïsme, lequel n'est pas toujours action mais
amour. Ceci dit ne retire rien, au contraire, à l'extraor-
dinaire exploit du Français qui endosse la houppe de
du Soviétique (...) J'ai travaillé avec les ruskis, deux
hommes dont l'un était une brute sanguinaire et l'autre
un pauvre petit ouvrier de Léningrad dont le visage est
resté gravé dans ma mémoire, il fut promptement poi-
gnardé par le premier. J'ai donc idée de ce que fut
l'épreuve du petit vosgien (...) »

✱

Sur les soldats de 40 en Normandie : « ...Cette page
me dit, à travers l'événement, tout ce que l'on a perdu,
à commencer par ce frère aimé, tué à 25 ans, et avec
lui tout ce qui faisait les joies de sa vie mêlée à la
mienneté. C'est en Normandie... coup, coup après coup,
tout est tombé pan par pan, la maison d'enfance dévastée
par le passage des hommes de guerre, occupants ou
fuyards — français, allemands, anglais et la mort pour
terminer (...) Quant à moi et mes hommes, nous étions
alors sous la forteresse de Besançon, dans l'attente du
retour de l'officier commandant cette section de parc :
je vais en reconnaissance, il part avec la tous-terrains
et son chauffeur... pour ne plus revenir. Nous restons là
avec nos deux camions, l'un étant chargé d'un stock
de bouteilles d'hydrogène. On entendait les blindés
rouler à 500 mètres, nous étions une belle cible! J'avais
deux vieilles hotchkiss et des pétroliers, je fis mettre en
position de tir avec l'idée folle de stopper la colonne
ennemie. J'étais tout à fait... idiot, tourmenté par l'envie
de faire quelque chose, quand un de mes gars se
traîne jusqu'à moi : « T'es fou! si on tire on saute tous,
j'ai des gosses, je me débène. Moi aussi, j'ai pensé à
mes trois petits, j'ai fait décharger l'hydrogène (trente
tubes) et on s'est embarqué dans les camions pour
faire... 200 mètres, les Allemands étaient partout.

J'ai été désarmé et les jeunes S.S. voyant le mous-
queton criaient : Dum-dum! un officier arrive, avec un
canif il fait sauter la balle de plomb d'une cartouche
et dit : non! Avec mes copains nous étions faits.../ Je
dois ajouter que le capitaine a réussi à me retrouver
après la guerre pour me demander un témoignage favo-
rable à son... avancement! »

(J'ai tenu à t'envoyer ces lignes, elles font comme
une contre-image du comportement héroïque et du parti-
pris respectable de NOBECOURT écrivant l'histoire des
courageux ignorés).

—0—

On voit par ces quelques extraits de lettres reçues
que les lecteurs du Lien sont des lecteurs attentifs,
généreux, modestes. Je les remercie de tout ce qu'ils
écrivent et je leur demande de m'excuser si les relations
que nous publions dans ces pages font remonter à la
mémoire des souvenirs que l'on voudrait enfouir à jamais.
Mais, constate avec juste raison l'un d'eux, cette
publicité — je dirais « mise au jour » — pour des choses
passées est nécessaire, tant l'ignorance, l'indifférence
ou le dédain restent encore grands.

J. TERRAUBELLA.

P.S. D'autres lettres me sont parvenues dont je ferai
état le mois prochain. Merci à leurs auteurs.

IMPRESSIONS D'EGYPTE

On sait depuis Hérodote (V^e siècle avant notre ère) que l'Égypte est un « don du Nil », autrement dit que, sans le Nil, il n'y aurait pas d'Égypte. Effectivement, sur mille kilomètres environ du Sud au Nord, le fleuve salubre n'y trace qu'un sillon de verdure dans les sables arides du désert. La vallée fertile, large en moyenne de 15 à 20 kilomètres, ne représente que la vingt-cinquième partie de la superficie totale du pays, soit à peu près 36.000 km² sur 900.000. A l'Est comme à l'Ouest, vers la Libye ou la Mer Rouge, la coupure est brutale entre la palmeraie ou la canne à sucre et les cailloux brûlants. C'est là la première réalité qui frappe, quand on quitte Le Caire en train ou en voiture et que l'on remonte l'une des plus longues voies d'eau de la planète, près de 7.000 km jusqu'à sa source dans le Lac Victoria.

Ce qui attire cependant le voyageur sur les rives du Nil reste avant tout l'Histoire. Dès l'enfance ou la toute première adolescence, l'Égypte s'empare des imaginations, aussitôt après la Chaldée, la Perse ou l'Assyrie. Pendant des jours et de longues nuits les rêves se peuplent de reines et de pharaons, de palais et de tombeaux, de pyramides gigantesques, et l'on garde au cœur et dans la mémoire pour toujours les noms prestigieux de Chéops, Chéphren et Mykérinos, du Sphinx millénaire et des Colosses de Memnon, de la Vallée des Rois... Heureux celui qui peut se rendre, une fois dans sa vie pour le moins, au pied de ces merveilles et dans l'extraordinaire forêt des colonnes de temple couvertes ou gravées des fameux hiéroglyphes, à l'ombre des obélisques, dont la pointe d'argent devait accrocher le premier rayon du dieu Soleil ou Amon-Râ !

On ne peut en quelques lignes que résumer à l'excès ses impressions. L'Égypte ne se raconte pas, il faut la voir. Il en est ainsi de tout ce qui constitue un moment essentiel de l'histoire de l'homme. C'est sur place que l'on participe le mieux — mais si peu encore — à la brève initiation, au rappel plutôt des éléments d'une civilisation ancienne qui a fait de nous, avec d'autres, ce que nous sommes.

Bien entendu plus on remonte dans le temps et vers les origines, plus on se heurte aux forces obscures qui « régentaient » les hommes dans leur rapport avec la nature et dans leur vie sociale. La crainte et l'adoration confondues dans l'ignorance de l'Univers couraient les têtes et les échine devant le sorcier et le prêtre amis des dieux et du ciel. Toute la grandeur et toute la misère de l'Égypte ancienne viennent de là, et c'est uniquement à la religion et à la soumission donc

que l'on doit tant et tant d'édifices extraordinaires, tous voués et consacrés à l'au-delà, à la divinité, l'éternité. Jusque dans les moindres détails. Jusqu'au sublime ou au ridicule, jusqu'au sang et à la mort. Même la résurrection du dieu est une invention de l'Égypte ancienne. Reprise par les chrétiens, elle était déjà la clef de voûte, comme chez ces derniers, de tout l'édifice religieux. Osiris, dieu de la végétation, n'est pas crucifié, mais coupé en morceaux. Grâce à Isis, sa sœur et femme, il sera retrouvé et pour ainsi dire « recollé » dans toute son intégrité et dans toute sa splendeur. Il en va ainsi dans toutes les religions, œuvre de l'homme qui n'admet pas de retourner à la terre sans rémission et aspire à une vie future.

Cet au-delà est la raison d'être du pharaon qui, à peine consacré dans sa dignité et sa puissance, se met à construire d'arrache-pied le mastaba, le tombeau, la pyramide inviolable (du moins le croit-il) où il se réfugiera pour l'éternité. Il eût fallu trouver autre chose, car aujourd'hui, et après tant de voleurs et de pilliers de tombeaux, des milliers de touristes « violent » la chambre funéraire murée dans le granit. J'ai moi-même « posé » devant le sarcophage vide du roi, entouré de blocs parfaitement ajustés et pesant des dizaines de tonnes chacun, au centre de la gigantesque pyramide de Chéops, construction unique au monde, dont elle est l'une des sept merveilles, faite de plusieurs millions de pierres de granit venues des carrières d'Assouan, à mille kilomètres de là.

Des siècles et des siècles ont passé et, après bien des invasions, on ne reconnaît plus l'Égyptien des origines. Seuls aujourd'hui les Coptes prétendent lui ressembler dans ses traits physiques. Sur le plan de la culture et de la religion, même eux s'en sont détachés définitivement, puisqu'ils ont embrassé le christianisme et fanatiquement détruit le plus possible des œuvres graphiques et sculpturales de l'une des plus anciennes civilisations humaines. Vandales avant la lettre, ces Chrétiens de la secte des Coptes brillent encore de nos jours, après le fer et le feu, par leur résistance plus pacifique à l'Islam. Leur liturgie s'assimile aisément à celle de l'Eglise schismatique, à l'orthodoxie grecque ou russe. J'ai pu assister, à Louxor, à leur longue « messe » du dimanche 22 mars, premier jour du printemps. Jamais je n'ai vu sourires plus radieux ni plus naïfs dans les yeux des officiants et cérémoniaires, prêtre-évêque en tête, quand je les ai subrepticement « fusillés » de mon flash ce matin-là.

De nos jours, ces Chrétiens un peu curieux sont

très minoritaires, comme les Juifs d'ailleurs, noyés qu'ils se retrouvent à l'évidence dans la masse des Musulmans. L'Égypte est désormais un pays arabe, et nombreux y vivent les Hadjis, les pèlerins qui sont allés à La Mecque une ou plusieurs fois déjà. Chacun sait que le bon Musulman se doit de faire, entre autres choses, le pèlerinage à la Kaaba au moins une fois dans sa vie. Et quand il en revient, il peint sur sa « maison » les attribus de sa foi et les moyens de locomotion empruntés pour s'y conformer. C'est du plus bel effet... mais ça n'efface en rien, bien au contraire, le triste contraste entre cette exigence religieuse et la poignante misère des fidèles. Fanatisme. Fanatisme mystique et tellement anachronique ! Bref, depuis des millénaires le ciel et la terre ne font qu'un sur les bords du Nil. Et l'Islam — qui signifie « soumission » — n'y a rien changé.

Bien entendu, comme partout sur la planète Terre, on s'est révolté de temps à autre et on se révolte encore en Égypte pour secouer le joug de la misère. Et la République enfin est désormais instaurée là aussi. Elle connaît des hauts et des bas du fait de la survivance tenace de l'intégrisme religieux. Des drames même. Ainsi peut-on voir avec émotion le lieu où fut assassiné le Président Sadate, sur une des plus grandes avenues de la capitale. Le Caire, ville énorme de 12 à 15 millions d'habitants sur les 50 du pays, lui a élevé un mausolée en forme de pyramide, comme il se doit, mais on n'a pas l'impression que l'événement ait vraiment touché les foules. Fatalisme arabe. Les Égyptiens, citadins et paysans — on les appelle ici fellahs — semblent bien indifférents. Ils en ont vu d'autres !

En résumé, peu de pays dans le monde ont une telle histoire, une si vieille et si longue civilisation, de tels trésors culturels à montrer aux visiteurs. Il est impossible évidemment en quelques lignes de dresser ne serait-ce que le simple catalogue des principales merveilles à voir en Égypte. Des pyramides de livres ont été consacrées à ce fabuleux pays dans le monde. Mais on ne peut en parler sans évoquer le rôle essentiel qu'ont joué les Français dans la connaissance moderne et contemporaine de l'Égypte ancienne et notamment celui de Champollion, le « décrypteur » des hiéroglyphes, et de Mariette, le grand spécialiste et découvreur de temples et de monuments. A son initiative le fameux Musée Égyptien du Caire rassemble des centaines de milliers d'objets, les plus précieuses des 3 grandes périodes de l'histoire de l'Égypte, Ancien, Moyen et Nouvel Empires. Parmi eux, outre les momies des principaux pharaons, le fameux et fabuleux trésor de Tout-Ankh-Amon.

A qui tient à l'émerveillement je souhaite un bon voyage.

Fernand MASSON. 1987.

PREMIER NOEL DE CAPTIVITE - 1940

Les jours passent. Déjà nous sommes au matin de Noël, du premier Noël de captivité ! A travers la fenêtre givrée, je regarde les sentinelles qui font les cent pas, dans la neige, devant les barbelés. Ma pensée, par-delà les toits blancs de la ville, s'évade jusqu'au petit village des Vosges que j'ai quitté il y a six mois. J'entrevois la maison paternelle, le visage triste de ma mère... Je suis perdu. Dès lors, pas un jour ne s'écoulera sans que j'aie le cafard, un cafard qui ira grandissant à mesure que s'allongera la captivité.

Désireuse d'adoucir le sort des prisonniers, la Croix-Rouge n'a pas oublié Noël. Elle a fait parvenir au stalag des boîtes de lait condensé, des pâtes de fruits, du sucre, du chocolat. Ces vivres doivent être distribués au cours d'une séance récréative, autour de l'arbre de Noël. La salle est archi-comble. Cette petite fête commença-t-elle par un morceau de musique, par un chant ? Non. Un officier allemand s'avance, il nous fait face. Va-t-il assurer que les douceurs distribuées sont offertes par le chancelier Adolf Hitler. Il ne va pas jusque là. Il dit :

— « Paix aux hommes de bonne volonté ! Ce jour est la fête de la paix, de la paix enfin retrouvée entre nos deux nations, puisque, vous le savez, mes amis, France et Allemagne pratiquent désormais une franche politique de collaboration... »

Tout de même : c'est trop fort ! Je crie, de toutes mes forces :

— « Vive la France ! »
— « Imbécile ! me lance mon voisin avec un regard furibond, comme s'il craignait que la distribution de chocolat fût à jamais supprimée ! »

Imbécile ! L'officier allemand fait semblant de ne pas entendre. La distribution a lieu. Imbécile ! Il a fallu que ce mot sortît de la bouche d'un Français, d'un camarade de captivité !

Le Block se vide petit à petit. Un soir, le caporal MOSKE nous dit :

— Débrouillez-vous. Le Block va être fermé. Je suis moi-même muté à l'Arrestbarrack.

Quelques jours plus tard, j'erre dans le camp. J'ai l'air d'une âme en peine, d'un chômeur qui cherche un emploi. Comme si j'avais acquis, ici, le goût du travail !

(Extrait du livre d'Henri HELCE intitulé « Dans les geôles d'Hitler ». Troisième édition 1946, sortie des presses de l'imprimerie Lemoy de Nancy, qui nous a autorisé à reproduire ce texte. Un grand merci).

Pierre DURAND.

CHRONIQUE DE NOEL

On raconte qu'un vieux mendiant, jadis... En quel pays ? Sous quels cieux ? s'en allait de porte en porte, tendait la main, disant : « La Paix ! La Paix pour l'amour de Dieu » — c'était à ce qu'il paraissait les seuls mots de son vocabulaire.

Un soir de Noël, alors qu'il importunait de sa pacifique manie un méchant homme grincheux, sans doute pris de boisson, il reçut pour obole un fameux coup d'épaupe, roula malencontreusement, heurta la tête et mourut.

Comme il se présentait, dolent, à la porte du ciel, Pierre le reçut et dit : « On t'a foutu la Paix, brave homme, entre ici par l'amour de Dieu ! »

René QUINTON.

RENCONTRE ANNUELLE DES ANCIENS DES III ET DE L'U.N.A.C.

En espérant que le temps favorisera cette rencontre 1988, car en janvier 1987 nous avons dû l'annuler en raison de la vague de froid anormale dans notre région, nous donnons rendez-vous à tous les anciens des stalags et oflags de l'Hérault mais aussi de la région et de tous ceux et celles qui voudraient se joindre à nous, pour le dimanche 17 janvier à Montpellier.

Nous reprendrons le programme de l'an dernier : — arrivée dès le samedi 16 pour ceux qui le souhaiteraient, repas en commun et soirée ; — dimanche 17, rencontre amicale avec la présence de Marcel SIMONNEAU, président national des III et de l'U.N.A.C., à la Maison des Combattants et Victimes de Guerre, rue Cauzit, le siège de l'Association s'avérant trop encombré en cette période ; service religieux à la mémoire de tous nos morts et ceux de Marienfelde en particulier en ce jour anniversaire, il y a 45 ans déjà... Repas pris en commun dans le Montpellier de l'An 2000.

Dès à présent reprenez ces dates et envisagez de rejoindre Montpellier.

G. NICOLAS. Délégué U.N.A.C.

LE RAPPORT CONSTANT

Avec un petit « c » et non une majuscule, comme s'il s'agissait d'un nom propre... Synonyme de **continuuel**, **permanent**. Constant entre quoi et quoi ? Entre les retraites des fonctionnaires des catégories C et D et les pensions des anciens combattants.

Si les unes sont modifiées, les autres doivent l'être de même : il ne doit pas y avoir de « décrochage » entre elles, pour reprendre le mot du Premier Ministre Jacques Chirac dans son discours à l'Assemblée Générale de l'U.F.A.C., le 3 octobre dernier.

A la date du 1^{er} décembre 1987, le rattrapage du retard qu'avaient subi les pensions des A.C. (invalidité, retraite) depuis un certain nombre d'années, et dont le montant avait été constaté en 1979 par la Commission tripartite « ad hoc », aura été **achevé**.

Est-ce à dire que tout nouveau « décrochage » soit exclu dans l'avenir ? On peut se le demander en lisant la question écrite posée par le député Porteu de la Morandière au Secrétaire d'Etat aux A.C. et la réponse de ce dernier (Cf. Journal des Combattants, n° 2053 du 17 octobre 1987).

Une confusion risque de s'établir dans l'esprit de beaucoup entre, d'une part, le traitement d'activité du fonctionnaire de référence (lequel peut être majoré par le moyen de primes et d'indemnités) et, d'autre part, la **retraite** dudit fonctionnaire (qui ne bénéficie pas de ces majorations).

En agissant de façon à ne pas modifier la grille indiciaire des catégories C et D des fonctionnaires, le Ministre chargé de la fonction publique fait d'une pierre deux coups : il ne touche pas aux retraites des agents de l'Etat et il rend service au Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants qui s'aligne sur lui pour ce qui est des pensions de ses ressortissants.

Aucun décrochage à craindre ? N'est-ce pas notre ancien ministre, M. Jean Laurain lui-même qui évoquait un nouveau **contentieux** en puissance ? (Cf. Le Journal des Combattants, 7-11-1987, p. 3).

T.

AMICALE VOISINE

Du 12 au 15 juin dernier, les anciens P.G. français et belges du Stalag XIB ont accompli un pèlerinage, longtemps attendu, au lieu de leur captivité, FALLINGBOSTEL, marqué par une rencontre avec les autorités allemandes. Du compte rendu de ces « Journées de réconciliation » qui nous a été adressé, nous avons détaché l'**allocution** du maire de Fallingbostel :

« C'est à la fois un grand honneur et une grande joie, pour moi, de vous souhaiter la bienvenue, ici, ce soir, au nom des conseillers municipaux et des administrateurs de notre ville. En essayant de vous saluer en langue française, bien que ne maîtrisant pas cette belle langue, je voudrais vous exprimer ma considération toute particulière.

Il y a 47 ans, vous étiez à Fallingbostel, non de plein gré mais en captivité. Pour vous, pour tous les peuples d'Europe, ces années là ont été pénibles et douloureuses. Vous avez certainement vécu, ici, de longs moments de souffrances morales et physiques. Ils vous ont été infligés au nom de l'Allemagne. C'est un fait dont nous sommes pleinement conscients, nous les Allemands des générations d'après guerre. Et c'est pourquoi nous acceptons votre visite avec d'autant plus de gratitude, comme un signe de réconciliation, la preuve de l'amitié, née après la guerre, entre nos deux peuples.

Demain, lors de votre visite au cimetière des prisonniers de guerre, vous pourrez constater un signe de l'effort que nous voulons faire, dans le sens de ma déclaration. Les élèves du cours complémentaire de Fallingbostel parrainent ce cimetière, ils s'en occupent, ils y travaillent. Par cette action, ils veulent donner un exemple vécu de la réconciliation entre les peuples. Mon vœu le plus cher, est que vous aussi, amis de France et de Belgique, vous vous sentiez bien, ici... parlez chez vous, de votre visite, racontez ce que vous aurez découvert de la République Fédérale d'Allemagne, laquelle se porte garante aujourd'hui de la paix, de la liberté, de la justice et de la dignité humaine, dans notre patrie commune l'EUROPE ».

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE :

20 MARS 1988

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Au cours du débat sur le budget des Anciens Combattants pour 1988, le Général Bigeard a demandé que « les droits des anciens prisonniers du Vietnam soient pris en compte dans l'avenir : « Ils ont, en effet, souffert autant que dans les camps nazis, sur dix-mille soldats prisonniers à Dien-Bien-Phu, huit-mille sont morts des conditions de leur détention ».

(Le Monde, 24-10-87).

—0—

Au cours de son exposé il a également observé : « Je n'aime pas ce mot « anciens », car les combattants ont su garder la jeunesse de cœur. Je dirais, combattants d'hier, et conseillers pour demain. Oui, ils ont un message à transmettre aux jeunes. Actuellement, il y a d'ailleurs un revirement dans la jeunesse, un renouveau d'intérêt pour l'Armée, pour les livres militaires. Profitons-en pour faire passer le message des combattants... »

(Journal des Combattants, 7-11-87).

36^e CONGRÈS NATIONAL, A LA BAULE, de la Fédération Nationale des C.P.G. - C.A.T.M. 25-28 Septembre 1987

● Quelques remarquables propos tirés du discours de clôture du Président Georges LEPELTIER :

« ...Face aux agressions de la cupidité, à la démente des fanatismes, aux survivants de la Herrenrasse, la solidarité c'est la richesse pour les pauvres, la force pour les faibles, la dignité pour tous » (...)

« ...Entrer dans la recherche de l'autre, l'accompagner sur sa route, participer à son effort, le cas échéant à sa lutte, faire face près de lui, AVEC LUI, à l'adversité, parfois à l'adversaire ».

— O —

— On a appris au cours de ce Congrès que, dans le cadre de l'année internationale de la paix proclamée par l'O.N.U., la Confédération Internationale des Anciens Prisonniers de Guerre a obtenu le titre de MESSAGER DE LA PAIX, décerné par l'Organisation internationale.

— On lira ci-après le texte de l'intervention de notre ami Marcel SIMONNEAU, président de l'Union Nationale des Amicales de Camps, porte-parole du Comité d'Entente.

« Chers camarades, c'est avec un immense plaisir que je m'adresse à vous cette année au nom du Comité National d'Entente P.G. Je le fais avec plaisir au nom de notre camarade Louis DALIN, président de l'U.N.E.G., successeur de notre si regretté camarade René PICARD, au nom de Georges DEROY, vice-président de l'A.C.C.A.P.,

tous deux parmi nous aujourd'hui, et en mon nom personnel, comme président de l'Union Nationale des Amicales de Camps...

Non seulement nous pouvons suivre vos travaux avec attention, mais vos congrès nous permettent aussi de revoir avec tant de plaisir tous ces dévoués camarades de province, responsables des Associations départementales, que nous rencontrons lors de nos déplacements dans leurs départements respectifs.

Plus que jamais la grande famille P.G. est partout unie et fraternelle.

Que vous dire, en toute amitié ? Le plus simplement possible, que nous sommes solidaires à 100 % de vos actions, aussi bien sur le plan national qu'international, que nous avons les mêmes objectifs, que nous tenons compte de vos directives et agissons comme vous, que nous avons la même volonté d'aboutir lorsqu'il s'agit de la défense de nos revendications touchant nos camarades et les veuves de ceux, hélas, décédés, de plus en plus nombreux.

Nous donnons une approbation complète à vos activités internationales si importantes que vous y avez une place particulièrement grande. Nous sommes d'autant plus d'accord qu'il s'agit de la défense de la Paix, qui nous tient à cœur à tous.

Vous pouvez compter sur nous pour vous épauler dans ce sens.

A l'automne de notre vie, nous devons transmettre à nos enfants, mais surtout à nos petits-enfants qui semblent davantage s'intéresser actuellement à ce que nous avons vécu, notre fraternité exceptionnelle, notre tolérance, notre union, notre connaissance de ce qu'est la Liberté, celle qui respecte celle des autres.

Comme la vie quotidienne serait plus heureuse si on savait tolérer, soutenir, aimer et, sans vouloir donner de leçon à personne, comme nous aimerions enrichir nos prochains en leur transmettant ce que nous n'avons cessé d'appliquer depuis toujours, derrière les barbelés d'abord, depuis notre retour ensuite, l'aide matérielle et morale envers tous ceux de nos camarades qui ont été les plus touchés, envers nos chères amies les veuves de nos camarades disparus. Nous connaissons leur situation parfois bien dramatique. Mais toutes et tous peuvent compter sur nous !

Nous pensons aussi à tous les jeunes. Nous faisons confiance à la jeunesse, la belle, celle qui est heureusement majoritaire, celle dont nous avons eu un exemple émouvant en la personne de Michel VILLETTE.

A nos camarades C.A.T.M. qui reprennent notre flambeau, nous souhaitons bon courage et bonne chance. Continuons tous ensemble, restons nous-mêmes tout simplement ».

(Informations tirées de « Le P.G. - CATM », oct. 87)

LE DESTIN

13 heures. A l'hôpital de Villingen c'est l'heure de la sieste pour les uns, ou la promenade digestive pour les autres, au choix.

Ce jour de juin 1942, la Forêt Noire éclate de beauté sous le soleil ; l'air est limpide et lumineux. Il fait bon profiter des beaux jours. Aussi, nombreux sont les P.G., sanitaires et malades, qui se dégourdissent les jambes sur le circuit ouvert à la promenade : circuit bien rétréci par les barbelés, qui ne lui laissent qu'une longueur de cent mètres environ. C'est peu, mais l'accumulation des tours peut faire des kilomètres : la distance à parcourir par les promeneurs part de la grille d'entrée, longe la face nord des bâtiments de la Chirurgie et de la Médecine, contorne ce dernier bâtiment pour sortir sur la face sud de l'hôpital, suit une ligne droite de cinquante mètres au bout desquels se dressent à nouveau les barbelés ; contraints de faire demi-tour, les promeneurs reprennent à l'inverse le chemin de l'aller jusqu'à la grille d'entrée où ils font, de nouveau, demi-tour et ainsi de suite. De quoi vous donner le tournis !

Quant à moi, ce bel après-midi, un peu assommé par la chaleur, j'ai abandonné provisoirement la promenade, et assis sur une marche de l'entrée de la Chirurgie, je fume ma pipe en regardant passer les promeneurs.

Mon regard a été attiré par les passages répétés et rapides d'un trio de blouses blanches. Ce sont les trois médecins polonais de l'hôpital : le commandant REGLINSKI, dit le Major, et les lieutenants PONIATOWSKI et BULSKI. Pour eux cette marche est un exercice sportif et sous la conduite du Major ils vont d'un pas bien cadencé.

Je prends un certain plaisir à les regarder passer et repasser devant moi et j'admire, en connaisseur, le demi-tour impeccable et d'un ensemble parfait qu'ils font devant la grille.

Un qui semble admirer aussi les toubibs marcheurs c'est, de l'autre côté de la grille, le posten allemand qui, l'arme à la bretelle, veille sur notre sort. Il doit prendre un certain plaisir à les voir pivoter devant lui en des demi-tours impeccables et ce spectacle l'aide, agréablement, à passer son tour de garde...

C'est le énième passage... Le posten voit le trio des médecins polonais arriver vers lui, toujours au même pas cadencé... ils avancent à presque toucher la grille... le posten en reste bouche bée... Ils vont effectuer leur énième demi-tour... « un, deux, trois ! » dit le Major et... Paf ! le Major en tournant lâche un pet retentissant que le posten prend en plein dans les gencives... Moi-même, je ne sais plus si je n'ai pas sursauté lors de l'émission de ce « bang » inattendu... Les trois toubibs

éclatent de rire... mais il en est un qui ne rigole pas, c'est le posten !...

Sur le moment, suffoqué par la déflagration, il en reste tout pantois, mais subodorant que la Gross Wehrmacht, par sa personne, vient d'être offensée, il se met, le malheureux, à invectiver le Major en le traitant de « salaud » et de « vieux porc »... J'ai bien dit « le malheureux » car qui a vu, comme moi, le Major en colère, sait comment se conduit le bonhomme !

Le Major se précipite devant le soldat allemand, seule la grille les sépare, il fait état de son grade de commandant et de son titre de médecin, l'oblige à se mettre au garde à vous, puis lui intime l'ordre de le conduire au poste de garde. Le posten, qui se rend compte de l'étendue du désastre qu'il vient de créer impulsivement, s'empresse d'obéir.

TRANSACTIONS

IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

Un bon quart d'heure après, je vois le Major qui sort du poste de garde et revient avec un autre posten... Il retrouve ses deux amis lieutenants, et leur raconte son entrevue avec les autorités allemandes... D'après ce que j'ai cru comprendre, la sentinelle fautive a été sérieusement enguirlandée par son unteroffizier qui lui a promis huit jours de prison pour injures envers un Médecin-Commandant et, à sa sortie de prison, envoyée en renfort en Russie pour aider la Wehrmacht à prendre Stalingrad...

Qui aurait pu croire qu'un innocent pet, fut-il majestueux, pouvait changer la destinée d'un homme !

Henri PERRON.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 50 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 436

HORIZONTALEMENT :

1. - Da. - Joyeux. — II. - Noël. - Gré. — III. - Boxait. - Er. — IV. - Bonnette. — V. - Al. - Noires. — VI. - Pige. - Ger. — VII. - Er. - Tannée. — VIII. - Ra. - Tsé-Tsé. — IX. - Osée. - S.-E.

VERTICALEMENT :

1. - Apéro. — 2. - Anobliras. — 3. - Oxo. — 4. - Jeannette. — 5. - Olino. - As. — 6. - Teignes. — 7. - E.G. - Trente. — 8. - Uretères. — 9. - Xeres. - E.E.E.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^e trimestre 1987

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

Honneur aux Vosgiens

Ils sont encore sept mille « anciens prisonniers de guerre et combattants des Vosges » à être inscrits sur les registres de leur association départementale, ce qui place cette dernière « au premier rang des associations patriotiques des Vosges », ainsi que l'a déclaré leur Président au récent Congrès des A.C.P.G. des Vosges, qui s'est tenu en juin dernier à Mirecourt.

C'est parce qu'ils étaient en grand nombre aussi au VB que nous en parlons aujourd'hui et plus d'un parmi nous a certainement fait la connaissance d'un vosgien au cours de ses pérégrinations dans le « Kreis » wurtembergeois. D'ailleurs l'homme de confiance du Stalag VB ne fut-il pas à une certaine époque un vosgien d'Epinal ?

Rude, farouche, mais sympathique, c'est l'image conservée du P.G. vosgien. Farouche, il l'est resté et le journal des A.C.P.G. des Vosges « Eux et Nous », tiré à 6650 exemplaires est toujours présent pour le rappeler en défendant, ce que le représentant de la Fédération au Congrès a si bien précisé : « notre honneur de soldats (...) car nous nous sommes battus avec le peu dont nous disposions... »

Dynamiques, ils le sont restés, leur action sur le plan social peut être citée en exemple, les visites aux camarades malades ou nécessiteux et l'aide apportée à la Fédération par la vente importante de calendriers et agendas dans le département vosgien, sont là pour en témoigner.

Parmi ces 7000 camarades, nombreux sont des amicalistes des stalags VB, X, A, B, C, restés fidèles à l'amitié née dans les camps et les kommandos.

Nous leur souhaitons de le rester longtemps encore.

Salut, amis vosgiens et continuez à vous bien porter !

P. DURAND - V.B.

COTISATION 1988

Amis, pensez-y vite. Pour vivre, l'Amicale et le Lien ont besoin de votre fidélité, de votre générosité
Ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui ! MERCI.

Le patriotisme des Vosgiens, comme celui plus général des populations des marches de l'Est, est une évidence qui s'impose à chacun : le passage du temps n'altère pas chez elles le souvenir, qui reste marqué dans le sang des générations comme il l'est dans une terre martelée par les légions au cours de l'histoire comme aucune autre.

Puisque DURAND évoque dans son « papier » le journal des A.C.P.G. Vosgiens, « Eux et Nous », on ne m'en voudra pas de rappeler qu'à l'origine de sa création, on trouve un prisonnier du VB, Jacques BMMERT, dont quelques-uns d'entre nous se souviennent toujours.

Dans une lettre très récente qu'il m'adressait, Henri PERRON, raconte :

« ...Je me souviens, lors d'un de mes nombreux séjours dans les Vosges, j'avais été rendre visite à l'ami Jacques BMMERT dans son auberge de Remiremont. Il était correspondant provincial de journaux parisiens et il venait de mettre en chantier son livre « La Walkyrie », qui devait obtenir le Prix Erckmann-Chatrian. Jacques, me montrant les nombreux feuillets sur lesquels il écrivait son nouveau roman, me dit : « Tu vois, lorsque le facteur m'apporte « Le Lien », j'arrête tout pour le lire... » Brave BMMERT, un chic bonhomme et qui avait le culte de l'amitié... et du P.G. ».

Comme on voit, entre « Eux et Nous » et notre « Lien », entre les P.G. Vosgiens et tous les autres, entre anciens combattants de toutes origines, existent des liens d'ancienne amitié, des liens de solidarité et une volonté commune : ne pas oublier, maintenir, transmettre.

J. TERRAUBELLA.